#3

LA SOCIÉTÉ DE BIEN COMMUN

VERS UNE HUMANITÉ INTÉGRALE

ILS TRANSFORMENT LA SOCIÉTÉ :
INITIATIVES ET TÉMOIGNAGES

ARTEMISIA, LA PLANTE QUI SOIGNE LE PALUDISME GRATUITEMENT
LUCILE CORNET-VERNET

LA VIE SOUS PRESSION
OLIVIER REY

NOTRE RAPPORT AUX ANIMAUX
JOCELYNE PORCHER

écologie HUMAINE

LA SOCIÉTÉ DE BIEN COMMUN 3

VERS UNE HUMANITÉ INTÉGRALE

SOMMAIRE

9 La Société de Bien Commun

11 Réparer, relier, réenchanter
Tugdual Derville

15 L'orgue à souder une communauté
Lois Belton de Lucenay

25 Le CRÉA : donner de la voix pour être pleinement soi
Didier Grojsman

33 Deux vallées face au bien commun : celle qui y croyait et celle qui n'y croyait pas
Étienne Leroi

40 Et si une plante pouvait venir à bout du paludisme ?
Lucile Cornet-Vernet

49 La Fabuleuse cantine, cantine de quartier et lieu culturel
Jean-Philippe Lajambe

59 LePotiron.fr : partager la production de son potager
Luc Page

67 Entourage : un réseau social pour voisins avec ou sans toit
Jean-Marc Potdevin

78 L'écoute, une si puissante petite chose
Valérie Boulanger

86 La vie sous pression
Olivier Rey

94 L'élevage, un irremplaçable bien commun
Jocelyne Porcher

100 Soigner à hauteur d'homme
Frédéric Di Meglio

116 Humanité intégrale et territoire
Gilles Hériard Dubreuil

120 Le Courant pour une écologie humaine

123 Moi, acteur du bien commun

127 Remerciements

© ERO/Éditions du Bien Commun, 2019
ISBN : 978-2-8555-4155-6

VERS TOUJOURS PLUS D'HUMANITÉ…

Chers lecteurs,

La photographie ci-contre symbolise à elle seule ce que vous allez trouver dans ce troisième volume de *La Société de Bien Commun*. On y découvre les enfants du CRÉA, qui n'aura bientôt plus de secret pour vous. Il s'agit d'un lieu de formation et de ressources dédié à la pratique vocale et scénique de haut niveau, accessible à tous, à Aulnay-sous-Bois (93). À travers la passion, les rencontres, l'exigence, la responsabilisation, l'opiniâtreté, l'audace, le respect et la joie, ces jeunes révèlent leur potentiel et se propulsent sur la scène comme dans la vie. Ce qui se joue sur les planches déborde du seul cadre théâtral : c'est leur existence même qui s'enracine, s'épanouit et fertilise, par capillarité, l'existence de ceux qui les entourent, dans leur famille, école, quartier…

Le bien est en marche. Il suffit d'une personne qui ose le porter patiemment et le déployer pas à pas. Et bientôt, d'autres la rejoignent, attirés par cette flamme ardente qui tisse des liens, apporte du beau et de l'espérance et emmène plus loin, bien plus loin que ce que l'on avait imaginé. Le bien devient commun et il (ré)humanise, intégralement.

Puisse cette lecture vous apporter l'espérance et l'énergie nécessaires pour devenir, vous aussi, acteur du bien commun dans votre territoire. Que poussent vos ailes pour atteindre cette humanité intégrale qui est vôtre !

Solweig Dop
Déléguée générale
Courant pour une écologie humaine

LA SOCIÉTÉ DE BIEN COMMUN

QUELQUES DÉFINITIONS

Choisir de favoriser une société de bien commun signifie privilégier une société qui s'appuie d'abord sur la capacité des personnes et des communautés à prendre en charge des enjeux de *bien commun*.

Le bien commun découle de la capacité des personnes à prendre soin de la *maison commune*. La contribution de chacun au bien commun s'effectue dans la recherche d'une cohérence et d'un équilibre entre son bien propre et le bien de tous. Les responsabilités individuelles se joignent pour gérer ensemble des ressources communes, pour le bien de tous et de chacun, à court, moyen et long terme.

La société de bien commun se construit autour des personnes qui initient les chemins favorisant la perpétuation de la vie humaine et de son milieu vivant.

BIEN COMMUN *VS* INTÉRÊT GÉNÉRAL

La notion de *bien commun* est différente de celle d'*intérêt général*. L'intérêt général est déterminé par un acteur tiers (par exemple l'État), qui le définit et le met en œuvre, parfois au détriment les intérêts individuels. L'intérêt général et le bien commun ne sont pas incompatibles. Mais la notion de bien commun s'appuie sur une vision de l'homme qui reconnaît d'abord sa capacité à apporter sa contribution à la prise en charge du bien de tous (qui en fait même une composante de sa dignité). La notion d'intérêt général met l'accent sur la compétence de l'État à prendre en charge le bien de tous. L'action publique tend plutôt à orienter le comportement de chacun par la contrainte (la norme, la loi) ou par l'intérêt (la prime, l'allégement fiscal).

La société de bien commun fait confiance à l'homme. Elle se construit autour des personnes qui se confrontent à la complexité du monde et qui bâtissent, à partir de leur expérience et de leur enracinement, les chemins qui permettent la perpétuation de la vie humaine et de son milieu vivant.

LES BIENS COMMUNS

Voici la définition que propose Arthur Lochmann[1], philosophe charpentier, des biens communs : « Des biens qui ont vocation à être universels et que la privatisation peut détruire ou amoindrir – et qui, par conséquent, supposent un soin spécifique. » Il donne l'exemple des logiciels libres : « D'abord développés pour répondre aux besoins spécifiques d'une communauté privée, ils sont ensuite rendus publics et mis à la disposition de tous, pour que chacun

puisse les utiliser et, éventuellement, les adapter à son usage propre. Mieux, le principe d'intelligence collective sur lequel s'organise ce travail consiste à considérer que le meilleur logiciel sera obtenu grâce à la collaboration du plus grand nombre. »

POUVOIR S'ENGAGER

Dans la logique du bien commun, les institutions politiques et économiques ont plutôt comme mission de créer des conditions permettant à chaque personne d'être mise en confiance et encouragée à s'engager, avec d'autres, dans la prise en charge du bien commun au sein des multiples chantiers qui se proposent à elle.

Ces chantiers portent sur l'ensemble des activités humaines. Il s'agit aussi bien de la construction de l'amitié civile, du développement de nouvelles formes d'habitat social et solidaire, des formes d'organisation économique susceptibles de soutenir des modes de vie durable dans nos territoires, d'une réactualisation de l'activité agricole, de la transition énergétique et écologique, que de l'accès des plus vulnérables aux besoins primaires, de la pacification des relations sociales, de l'éducation et de la transmission de notre patrimoine culturel, historique et spirituel, de l'accueil de la vie humaine et de son accompagnement jusqu'à la fin, du soin des personnes isolées, vulnérables et âgées, de l'accueil des migrants, ou encore de l'accès à une information honnête, accessible, au service de la liberté des personnes, du développement scientifique et technique au service du bien de tout l'homme et de tous les hommes. La tâche est immense : nous sommes tous concernés, acteurs en puissance de cette société de bien commun ! ■

1. Arthur Lochmann, *La vie solide. La charpente comme éthique du faire*, Payot, 2019.

RÉPARER, RELIER, RÉENCHANTER

Tugdual Derville
est co-initiateur du Courant pour une écologie humaine, fondateur d'À bras ouverts et délégué général d'Alliance Vita. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont Le temps de l'Homme. Pour une révolution de l'écologie humaine *(Plon, 2016) et* 67 recettes de bonheur. L'écologie humaine en actions *(L'Emmanuel, 2018).*

Quoi de commun entre les sept initiatives originales au service de l'humanité intégrale que révèlent ces pages – nourries par ailleurs de quatre autres précieuses réflexions de fond – sinon leur grain de folie ? Une folie qui se sème, pour devenir collective et féconde.

N'est-il pas insensé de faire construire au XXIe siècle, pour l'église du XIXe d'une toute petite ville (Charolles, 2 759 habitants), un coûteux orgue… du XVIIe ? Osé d'offrir à des écoliers d'un département socialement sinistré (la Seine-Saint-Denis) des cours de théâtre de qualité résolument professionnelle ? Hardi de tabler sur la culture spécifique des habitants d'un petit coin d'Alsace (la vallée de Guebwiller) pour sauver leur usine en péril ? Culotté de lancer, pour les uns, une « Fabuleuse cantine » (à Saint-Étienne et à La Rochelle), et pour les autres, un réseau d'échanges, dans les deux cas pour éviter le gaspillage des denrées alimentaires et relier cultivateurs et consommateurs ? Présomptueux de promouvoir, partout où sévit le paludisme, une plante médicinale (l'Artemisia) dont l'efficacité contrarie de puissants intérêts financiers ? Et presque déraisonnable de compter sur les réseaux qui se révèlent si souvent asociaux pour aider concrètement, par une application Internet vraiment sociale (le réseau Entourage), les personnes qui se retrouvent à la rue ? Et pourtant…

Soyons fous ! semblent dire ces innovateurs dont nous suivons le parcours – toujours personnel – au service de l'humanité intégrale. Mais d'où vient pareille folie, si ce n'est d'un souci de fraternité qui pousse les êtres humains à se laisser toucher,

à partir d'une rencontre ou d'une idée, pour se relier et accomplir ensemble leurs rêves de transformation du monde ?
En découvrant le destin glorieux d'une pièce de 2 euros offerte par un homme sans domicile fixe, nous comprendrons que pour être intégrale, l'humanité doit consentir au supplément d'âme qui nous définit, au-delà de l'apparente efficacité de nos projets.
En suivant le parcours d'une femme qui s'est engagée, à partir de sa propre expérience joyeuse et douloureuse de la maternité, à l'écoute d'autres femmes (au sein du service SOS Bébé), nous découvrirons la puissance transformatrice de notre propre attitude d'écoute, passeuse de vie, consolatrice, réparatrice…
En constatant que toutes les idées fécondes naissent de rencontres et s'incarnent dans des lieux, dans des écosystèmes naturels et culturels, nous mesurons que l'Humanité n'est jamais ni hors-sol ni éthérée. Elle n'est intégrale qu'enracinée dans la biosphère dont dépend notre vie, inscrite dans une époque définie et dans la culture de certains lieux, partagée au sein de communautés déterminées dont dépend notre vitalité.
Ces lectures ont une telle saveur qu'elles donnent envie de tester de nouvelles recettes, pour goûter de nouveaux chemins d'humanisation. Tous issus d'une même Humanité, nous en sommes tous des fils ou des filles qui participent à son renou-

vellement continu. Ce processus de réparation-régénération est inhérent à la vie. Chaque organisme en fait l'expérience : la mort appelle la vie. Et ce qui vaut pour chacune des cellules de notre corps, vaut pour chaque membre du corps social, de la famille humaine…

Alors que l'Humanité – en pleine crise d'identité – semble hésiter entre les animaux et les robots, comme modèles pour demain, les réflexions du philosophe Olivier Rey, sur notre relation à la technique, et de Jocelyne Porcher, sur notre cohabitation avec les bêtes, entrent singulièrement en résonance. Tous deux nous remettent en place, à notre *juste* place, celle d'êtres humains et en situation de pleine responsabilité. Même approche en faveur de l'humanité intégrale chez le docteur Frédéric Di Meglio qui plaide pour une médecine holistique contre le saucissonnage déshumanisant du patient où nous entraîne l'idolâtrie technologique.

Ce qui traverse ces pages, c'est l'enjeu d'une vraie fraternité. Chacun, là où il demeure, travaille et voyage, a le cœur saisi par ce qui menace la société, ses déchirures qui s'élargissent, les usures qui l'appauvrissent, les maladies qui l'endeuillent. Vivement une fraternité tournée vers « tout l'être humain », sans négliger aucune de ses dimensions, et « tous les êtres humains », d'ici et d'ailleurs, passés, présents et futurs, sans en exclure aucun ! L'humanisme intégral sera l'antidote à l'effilochage du tissu social mité par l'individualisme intégral.

Cette fraternité se manifeste naturellement par des œuvres de solidarité. Le principe d'humanité incite les forts à protéger les faibles plutôt qu'à les écraser. À les secourir plutôt qu'à les asservir. Voilà pourquoi des êtres humains prennent ensemble des initiatives pour réparer, relier et réenchanter la société. Il n'y a peut-être rien d'aussi enthousiasmant que l'action humanitaire pour nous sentir membres d'une même famille. Mais c'est un même élan de fraternité collective qui pousse un projet artistique capable d'exprimer notre soif commune de beau, de vrai et de bon, c'est-à-dire

L'humanisme intégral sera l'antidote à l'effilochage du tissu social mité par l'individualisme intégral.

de transcendance, qu'elle soit tournée vers l'avenir ou vers l'au-delà. La fraternité est contagieuse : la gratitude inspire la générosité. Ne sommes-nous pas tous héritiers des artistes et des artisans qui ont contribué à enjoliver le monde ?
À notre tour de broder la fresque de notre Histoire, en osant prendre l'initiative de ces « petites choses » qui font avancer le monde. Seuls ou, plus souvent, à plusieurs, faisons tous l'expérience singulière de devenir davantage réparateurs, relieurs, réenchanteurs. ■

L'ORGUE À SOUDER UNE COMMUNAUTÉ

Lois Belton de Lucenay
d'origine néo-zélandaise, elle a été professeur de conservatoire et concertiste en flûte à bec et traverso (flûte traversière baroque). Elle a créé l'association des Amis de l'orgue de Charolles *et en a été la présidente de 2003 à 2017. Elle en est aujourd'hui la directrice artistique.*

« Futur orgue historique », l'orgue de Charolles attire un flot constant de visiteurs.
Son profil sonore « franco-flamand » (début XVIIe siècle) est jugé particulièrement intéressant par les milieux musicaux qui ont été passionnés par le projet dès son lancement en 2003.
Depuis son inauguration en juillet 2016, il a conquis un très large public, séduit par son répertoire vif et coloré.
Quelle est donc l'histoire de cet *étonnant patrimoine nouveau*[1] de la ville de Charolles ?

APPORTER DU BEAU

J'habite en France depuis 1967. Suite à un long séjour en Avignon, je déménage à Charolles, en 1997. En arrivant dans cette ville de 3 000 habitants, tout en continuant mon activité de professeur de conservatoire, je décide, dans un esprit œcuménique, de me mettre au service de la communauté catholique, en animant la messe sur l'orgue électronique de l'église du Sacré-Cœur. Un orgue électronique, c'est très pratique pour plein de raisons, mais sa durée de vie est courte. Au terme de plusieurs réparations, une idée s'impose à moi : remplacer l'électronique par un instrument neuf à « action mécanique ». Cela coûte bien moins cher à long terme et cela permet d'apporter de la beauté à tous et d'ouvrir les habitants de Charolles à une plus grande culture musicale : que des bénéfices !
J'en parle au curé de l'époque. Il connaît peu la musique mais est sensible à ce qu'elle peut provoquer dans le cœur de chacun. Et il me sait suffisamment

déterminée pour mener à bien ce projet. Il est donc partant pour un projet qui ne sera pas paroissial mais municipal.
En 2003, avec une quinzaine de Charolais, nous lançons l'association des Amis de l'orgue de Charolles qui paraît au *Journal officiel* le premier avril… !
Un double enjeu nous attend : non seulement définir l'orgue que nous voulons installer (le choix de styles est vaste : lequel conviendra le mieux à notre église et à notre région ?), mais également convaincre un maximum de personnes de l'intérêt d'installer cet instrument dans la région. Nous ne sommes pas en Alsace où l'on n'imagine pas une église sans orgue : ici, la culture de l'orgue est moins développée.

FÉDÉRER UNE COMMUNAUTÉ

Évidemment, tout le monde n'adhère pas d'office à un tel projet. Le montant possible annoncé – 300 000 euros – paraît à certains démesuré, même s'il est prévu qu'on cherche et obtienne à la fois des financements privés et publics.
Juste avant notre première assemblée générale, notre curé reçoit une lettre de son évêque qui lui somme d'empêcher la constitution de l'association. Ça l'ébranle : est-ce effectivement juste d'investir tant de temps et d'argent à un projet qui ne vient pas directement en aide aux personnes qui en ont le plus besoin ? Le lendemain, à son habitude, il se rend au refuge du Secours catholique et y croise un SDF, Willy, à qui il expose la situation : « Pensez-vous que ce soit une bonne idée d'installer un orgue dans l'église ? » Willy répond aussi sec : « La musique dans une église, c'est comme le chauffage l'hiver : s'il n'y en a pas, il n'y aura personne à la messe. » « Mais un orgue, ça coûte une fortune ! Ça ne vous choque pas, dans votre situation difficile, qu'on investisse autant d'argent pour un tel projet ? » Là, Willy prend le temps de considérer la question. « Non. Et puis tenez ! » Willy offre alors 2 euros, premier don, non sollicité, pour le financement de l'orgue ! Une bonne décennie plus tard, cette même pièce sera incrustée dans le buffet de l'orgue, discrète mais parfaitement visible… Cet échange libère notre curé. Il restera bienveillant à notre égard tout en évitant d'être trop impliqué pour ne pas désobéir à son évêque. Quant à notre irréductible

équipe charolaise, elle compte bien poursuivre l'aventure !

Nouvelle étape, d'une importance absolue : convaincre la ville de s'engager dans ce projet en assumant la maîtrise d'ouvrage (en tant que propriétaire du futur instrument). Un premier entretien avec le maire de l'époque, Jean Drevon, est tout sauf encourageant. Pourrions-nous nous passer de la ville ? Pour que l'orgue devienne un vrai bien commun, pour que tous – maintenant et dans bien longtemps – puissent se l'approprier et en être fiers, il faut absolument que la municipalité accepte d'en devenir maître d'ouvrage… Nous allons donc tenir bon ! Pendant cinq ans, nous montrons notre ténacité. On ne fait pas ce qu'on peut, on fait TOUT ce qu'on peut pour voir aboutir notre démarche.

Tous nos comptes rendus d'assemblée générale sont envoyés, détaillés et professionnels, à la mairie. À chaque fois que nous organisons un concert pour sensibiliser à la beauté du futur orgue et de son style musical, tout en levant des fonds, le maire est invité et tenu informé des retombées. Nous partageons les témoignages de ceux qui ont installé des orgues dans leur commune : tous racontent que les impacts sont nombreux et positifs. Nous montons tout de suite un site Internet officiel qui sera lié à un blog créé en 2013 pour tenir informés de la construction de l'orgue les adhérents, donateurs, journalistes, amateurs de musique et d'orgue, etc. (Aujourd'hui nous dépassons les 50 000 clics sur ce blog !) Cette obstination paie : le projet obtient une grande notoriété. En 2008, Jean Drevon accepte enfin de prendre à charge l'exécution du projet. Et il sera sacrément fier d'avoir désigné le facteur d'orgue[2] lors de l'appel d'offres quelques années plus tard !

Pendant cinq ans, nous montrons notre ténacité. On ne fait pas ce qu'on peut, on fait TOUT ce qu'on peut pour voir aboutir notre démarche.

CHOISIR CELUI QU'IL NOUS FAUT

Nous voulons un orgue avec du caractère, un orgue qui a quelque chose à dire. Les grandes jouissances impliquent des choix : un vin sublime ne se boit pas avec n'importe quel mets. C'est pareil pour la musique : l'orgue que l'on choisira vibrera particulièrement bien avec le répertoire que nous voulons promouvoir. Car il faut savoir que les types d'orgue (aspect, mais surtout son) sont variés en fonction de l'époque et de la région de fabrication. La polyphonie de la musique française du début du XVIIe siècle ne sera vraiment mise en valeur que sur un orgue « franco-flamand » : elle sera desservie si elle est confiée, par exemple, à un orgue romantique qui diminuera sa force d'expression.

Il se trouve qu'en France, la musique pour orgue du XVIIe siècle est peu connue, en partie parce que les orgues de cette époque ont quasiment disparu. Les passionnés sont donc très excités à l'idée d'en voir installé un dans l'Hexagone…

Ainsi, lors des concerts organisés pour faire connaître le projet, entre 2003 et 2016, nous nous attachons à valoriser la musique souvent étonnante de cette époque, celle qui sera confiée à notre orgue. Et ça a un franc succès ! « Je ne connais rien à la musique, mais ça m'a beaucoup plu ! » nous dit-on régulièrement.

Choisir un orgue nécessite également de réfléchir à son adaptation au volume qui l'accueillera : il ne faut pas qu'il soit perdu dans l'espace ou qu'il ressemble à un éléphant dans une boîte à chaussures ! Les membres de l'association des Amis de l'orgue de Charolles mènent donc l'enquête, en allant à la rencontre de nombreux facteurs d'orgue, en étudiant les spécificités des orgues existants, en découvrant les bénéfices annexes qu'ils provoquent… Nous organisons pour nos adhérents non seulement des sorties d'une journée mais aussi des voyages de trois jours en Champagne, à Poitiers, en Alsace… (Et c'est finalement en Alsace, justement, à la manufacture Blumenroeder[3], que notre orgue sera construit.)

DES ÉTOILES BIEN ALIGNÉES

2008, après cinq années de concerts, d'enquête, de communication, de lutte, la ville a accepté d'être maître d'ouvrage et les membres de l'association sont surmotivés. C'est un bon début mais la route est encore longue : la ville doit présenter le projet à la Commission des orgues non classés au titre de monuments historiques (orgues neufs) du ministère de la Culture, engager par appel d'offres un maître d'œuvre (« interface » entre la ville pro-

priétaire de l'orgue et le futur facteur), lancer l'appel d'offres pour l'orgue lui-même (c'est un marché public). Après quoi, si l'État confirme son accord de principe et dégage la subvention espérée (30 % dans notre cas !), le facteur d'orgue choisi recevra le feu vert pour débuter la longue construction de quelques 20 000 pièces. Parallèlement, l'association mène avec énergie une campagne de souscription auprès de particuliers (près de chez nous, il y a peu d'entreprises…), avec le soutien de la Fondation du patrimoine qui apporte, elle aussi, 30 % de la valeur de l'instrument (350 000 euros hors taxes au moment de la réalisation).

Et ce n'est pas tout… Il faut rénover l'église du Sacré-Cœur de Charolles ! Elle a été mise en service en 1868 et ça fait plus d'un siècle qu'elle abrite toutes les messes et quelques concerts sans réfection aucune. Le temps a fait son œuvre : quand l'orage éclate, l'eau s'infiltre et goutte à l'intérieur. Des fresques de moisissure barbouillent les murs à divers endroits. Bref, l'écrin actuel doit

Voilà qu'une fierté commune s'est créée et nous relie. Ce qui est bon pour les uns finit par être bon pour tous.

être un peu transformé pour recevoir notre bijou d'orgue dans des conditions de salubrité adéquates.
Galvanisée par le projet d'orgue, en dépit de la crise économique qui sévit, la mairie entreprend la rénovation. De 2009 à 2013, toit et murs du bâtiment trouvent une nouvelle jeunesse. De façon plutôt amusante, à l'aune de ce budget de réhabilitation, celui de l'orgue paraît bien modeste !
Quant au financement public espéré, nous l'avons obtenu de façon providentielle. Charolles était sur les rangs pour la dernière enveloppe qu'allait attribuer la Commission des orgues non classés. La porte se fermait car nul ne savait si cette Commission, dont on annonçait la dissolution, allait un jour reprendre ses activités. Mais concourait aussi une autre ville ayant bien plus de moyens… Et c'est le profil musical si intéressant de notre projet, et les actions concrètes déjà réalisées (concerts, visites, expositions…), qui nous a valu d'être choisis.
Raconter l'appel d'offres, la désignation de la manufacture Blumenroeder, la construction de l'instrument, son installation largement diffusée par France 3… nous n'en finirions pas ! Et quel retentissement ! Pierre Berthier, notre maire actuel, nous fait part de son étonnement : à chaque fois qu'il

va à une réunion de maires, on lui demande des nouvelles de son orgue !
Voilà comment, le 2 juillet 2016, nous inaugurons tous ensemble – membres de la paroisse et habitants athées, agnostiques, voire anticléricaux, représentants de l'Église et de l'État, experts en musique et néophytes – notre orgue franco-flamand. La joie au cœur et la larme à l'œil d'avoir eu l'immense privilège de travailler treize années durant à la concrétisation d'un projet qui nous dépasse, qui nous survivra, qui servira aux générations futures. Construire du commun alors que certains n'auraient jamais dû se rencontrer, servir la cause du beau en mettant de côté nos différences, gagner des amitiés solides, alors que, sur le papier, nous avions tout pour

nous opposer : cela nous remplit d'une immense satisfaction ! Chacun a donné le meilleur de lui-même, selon ses ressources et les circonstances de sa vie, avec une grande ténacité. Après les luttes, les espoirs déçus, les efforts et sacrifices consentis, cette récompense qu'est l'aboutissement de ce projet fou nous comble !

RÉENCHANTER UNE COMMUNE

L'inauguration de notre orgue est le début d'une ère nouvelle pour la commune.
Dès l'inauguration, nous lançons la première saison des *concerts du marché* : le mercredi, en fin de matinée, un concert ne dépassant pas une heure, en accès libre, est proposé dans l'église, pendant les huit semaines d'été. Les meilleurs organistes se pressent pour venir tester le désormais célèbre orgue de Charolles. Ils ont la possibilité de venir deux jours avant le concert pour en découvrir les fabuleuses ressources sonores ; ils sont accueillis avec le plus grand soin ! Chaque semaine, c'est un musicien différent qui vient apprivoiser l'orgue. À l'instar d'une minuscule noix de beurre rance dans une sauce, si le « toucher » de l'artiste n'est pas adapté à cet instrument très spécial, le timbre de l'orgue est subtilement modifié et peut devenir étrangement médiocre. Mais joué par ceux qui maîtrisent la technique ancienne, c'est somptueux.
À ces concerts, on voit des marmots, des femmes avec des cabas remplis de fruits et légumes, des personnes plus isolées, des éleveurs de charolaises, des touristes… Au plus fort de l'été, l'église est bondée et accueille jusqu'à quatre cents personnes !
On propose également un mini festival, le deuxième week-end d'août. À des concerts plus classiques s'ajoute, en 2019, un ciné-concert, projection d'un film muet sur lequel le concertiste improvise la musique en temps réel. C'est une expérience à vivre !
Si elles sont difficilement quantifiables, il y a des retombées économiques liées à ce projet qui bénéficient à l'ensemble de la ville. Au début, certains forains du marché étaient très réticents : le mar-

ché se vidait à partir de 11 heures ! Mais petit à petit, ils se sont rendu compte que leur chiffre d'affaires progressait et qu'ils fidélisaient de nouveaux clients. De façon récurrente, ils entendaient le dialogue suivant : « Tiens, salut ! Tu fais ton marché à Charolles, toi, maintenant ? » Et invariablement, la même réponse : « Oui ! Je viens pour le concert, alors, j'en profite pour faire mon marché ! »

« Je ne connais rien
à la musique,
mais ça m'a beaucoup plu ! »
nous dit-on régulièrement.

Nous avons reçu, par ailleurs, un soutien inattendu de notre chef étoilé, Frédéric Doucet, qui est aux premières loges pour constater l'impact économique de l'orgue. Sollicité il y a quelque temps par une importante émission télévisuelle gastronomique, il propose au producteur d'y ajouter un *flash* spécial sur l'orgue : cela m'a passionnée d'établir quelques comparaisons entre la grande cuisine et notre instrument. Voilà qu'une fierté commune s'est créée et nous relie. Ce qui est bon pour les uns finit par être bon pour tous.

Voilà la belle histoire de l'orgue de Charolles, que je suis toute étonnée d'avoir initiée, car jamais de la vie je n'aurai pensé apporter ce *commun* en m'installant ici. C'est une aventure musicale et humaine fantastique dont l'enjeu, aujourd'hui, est de promouvoir l'orgue à travers une programmation cohérente et valorisante : voilà la condition requise pour poursuivre le bien que sa présence génère en termes économiques et humains. Les bonnes et belles choses sont faites pour être partagées ! ■

1. http://www.ville-charolles.fr/orgue-de-charolles
2. Un facteur d'orgue est un artisan (ou une entreprise artisanale) spécialisé dans la fabrication et l'entretien d'orgues complets et des nombreuses pièces entrant dans leur construction.
3. Manufacture d'orgues fondée en 1998 par Quentin Blumenroeder. La spécialisation de l'entreprise est la construction d'instruments neufs à caractère historique (orgue de continuo de type italien XVIIe siècle, cabinet d'orgue du XVIIIe siècle allemand, la copie d'instruments anciens (Régale Renaissance, Claviorganum [XVIe siècle] en collaboration avec Émile Jobin) et la restauration et le relevage d'orgues historiques (Silbermann, Stiehr, Walcker, Roethinger, Saint-Thomas de Strasbourg, Marmoutier, Saint-Séverin à Paris, etc.).

LE CRÉA : DONNER DE LA VOIX POUR ÊTRE PLEINEMENT SOI

Didier Grojsman
est le co-fondateur du CRÉA, un lieu de formation et de ressources dédié à la pratique vocale et scénique de haut niveau, accessible à tous, à Aulnay-sous-Bois (93), dont la marraine est Natalie Dessay[1].

L'ART, UNE VOCATION

Je suis né passionné de musique et de théâtre. Je me souviens d'avoir monté à 8 ans ma première troupe. J'écrivais des pièces musicales, que l'on jouait avec les enfants du quartier aux Lilas, en Seine-Saint-Denis. Aujourd'hui, à 62 ans, j'avance toujours au centre de cette voie lactée de l'art, grâce à laquelle j'ai croisé nombre d'étoiles, brillantes et sereines, qui m'ont porté et révélé.

J'ai croisé ma première étoile à 6 ans. Elle s'appelait Dorothée Bliaska, dite Dolly. C'était une grande dame, une pianiste hors pair formée au Conservatoire national supérieur de Paris dirigé à l'époque par Gabriel Fauré, elle était dans la même classe qu'Olivier Messiaen ! Dolly m'a guidé artistiquement et humainement jusqu'à ses 101 ans. C'est elle, notamment, qui m'a enseigné, en plus de la musique, à mettre l'humain au centre des projets artistiques que je choisirais de porter dans ma vie.

Au collège, toujours aux Lilas, j'ai été sélectionné pour le tournage de deux téléfilms et j'ai également créé une troupe de marionnettes. La pédagogie, la transmission, l'éducation me tenaient à cœur. Issu d'un milieu populaire, j'avais tendance à dénoter dans ma famille : mon amour pour la musique et l'art grandissait à la mesure de l'étonnement de mon père et de mes frères, qui ne parlaient souvent que de sport et de lutte gréco-romaine !

À 18 ans, j'ai eu mon bac. C'est aussi l'année où je suis devenu père de ma première fille. Oui, 17 ans et demi, c'est un peu tôt pour prendre en charge une famille. Mais c'était le

fruit de la deuxième sublime rencontre de ma vie : ma femme, docteur en psychopédagogie. Je ne pouvais raisonnablement envisager une carrière artistique avec cette nouvelle responsabilité. Je suis donc entré à l'École normale[2] et, pendant cinq ans, j'ai enseigné en maternelle et primaire. Cinq années durant lesquelles j'ai évidemment mis en place des spectacles ! Impossible de faire autrement car je pars du principe que l'art est une matière fondamentale : toutes les autres disciplines, de la lecture aux mathématiques, en dépendent. Hervé Platel, célèbre professeur de neuropsychologie, a pu l'observer de près : « La musique engage le cerveau dans sa globalité, elle le sollicite dans des zones qui ont des fonctions beaucoup plus larges[3] (ndlr : que le simple hémisphère droit, celui de l'art). »

Je suis resté instituteur jusqu'à mes 24 ans, âge auquel j'ai passé le concours qui m'a propulsé plus jeune conseiller pédagogique en éducation musicale (CPEM) de France. Nous étions quatre en Seine-Saint-Denis

en 1982. Mon rôle : former les instituteurs à l'éducation artistique. Mon objectif : remettre la voix au cœur de l'enseignement pédagogique, en articulant la création musicale autour d'un poète ou d'une thématique. Dans mon secteur, toute velléité de création artistique ressemblant de près ou de loin à une « fête en papier crépon » était nulle et non avenue : un enfant, pour grandir, doit pouvoir être encadré de personnes compétentes, passionnées et exigeantes ; on peut toujours faire mieux, voir plus loin. J'ai donc sillonné la Seine-Saint-Denis, que je n'aurai jamais quitté de toute ma carrière, pour déclencher des rencontres entre artistes et écoles et, évidemment, créer des spectacles. Et c'est en montant celui sur Jacques Prévert, que l'histoire du CRÉA a commencé…

ACCÉDER AU BEAU POUR S'ÉPANOUIR

La seule salle que l'on me propose pour ce spectacle est miteuse : impossible d'éduquer des enfants au beau dans un tel cadre. Il est indispensable de pouvoir se produire sur une vraie scène dans des conditions professionnelles. C'est comme cela que l'on respecte pleinement les enfants. Je me mets donc à faire du porte à porte auprès de tous les théâtres du département. Et c'est le théâtre Jacques-Prévert d'Aulnay-sous-Bois, sous la direction de Christian Landy, qui m'ouvre ses portes, pour une collaboration qui s'avèrera beaucoup plus longue que prévue ! On y monte le spectacle sur Jacques Prévert et, quelques mois plus tard, en septembre 1987, y nait le CRÉA. Je réalise alors que je crée la structure que j'aurais aimé trouver dans mon quartier populaire plus jeune…

Un enfant, pour grandir, doit pouvoir être encadré de personnes compétentes, passionnées et exigeantes ; on peut toujours faire mieux, voir plus loin.

Le CRÉA est unique en France ; c'est une bulle appelée à se multiplier, où l'enfant se construit artistiquement et humainement en confiance, entouré exclusivement par des professionnels. Le CRÉA est un révélateur, par le biais

de la création vocale et scénique, de personnes libres et épanouies. Pas d'audition, la pratique du chant, du théâtre et de la danse doit être accessible à tous. En trente ans, nous avons accueilli plus de trois mille enfants dans les chœurs du CRÉA ; débutants ou confirmés de la région parisienne, élèves de primaire, collégiens, étudiants, jeunes actifs. Tous sont portés par la passion du chant ; la plupart restent pendant de nombreuses années !

L'accès à la musique pour tous n'est pas une devise ; la philosophie d'éducation reste la même depuis le début de l'aventure. Il n'y a pas d'audition certes, mais plusieurs engagements sont pris entre les deux parties : l'enseignement artistique est réalisé dans le respect mutuel et l'exigence. On a le devoir de réussir, le dépassement de soi est motivé par une saine émulation et non la compétition. Chacun trouve sa place sans différenciation de niveau ou d'aptitude musicale. Le plus vulnérable sera aidé par un parrain ou une marraine, voire deux. Et c'est ainsi, dans ce travail collectif, qu'il renforcera la justesse de sa voix, sa présence sur un plateau, sa confiance en lui. Pour les vingt ans du CRÉA, Albert Jacquard, biologiste, généticien et essayiste français, avait donné une conférence où il reprenait l'idée qu'une société qui cherche un gagnant fabrique des perdants. Il avait reconnu dans le CRÉA un lieu où l'individu se construit grâce à l'autre.

Et grâce au parrainage, il se passe des choses magiques. Le parrain ou la marraine n'est pas un simple « tuteur » artistique, il devient un pilier, un ami sur lequel l'enfant peut s'appuyer, notamment pour son cursus scolaire. Je pense à l'un de nos jeunes interprètes brillantissime en mathématiques. Je l'ai vu aider spontanément son filleul mais également plus d'un camarade en offrant un soutien scolaire fidèle et exigeant.

Attention, nous ne sommes pas là pour assister les personnes que nous accueillons, pour les porter à bout de bras. Nous sommes là pour les épanouir et en faire des acteurs de leur propre vie ! Avec cette activité artistique de haut niveau, on dépasse le simple cadre de création artistique, on touche à la transmission de valeurs de fond comme les valeurs d'écoute, de respect, d'intérêt que l'on porte à l'autre. C'est en sachant regarder et écouter l'autre que notre projet, quel qu'il soit, sera encore meilleur…

Sur la scène du théâtre Jacques-Prévert, nous avons le plaisir et la chance de rassembler et fédérer un flot continu d'en-

fants et de jeunes très différents, issus de tous les milieux, qui se rencontrent, échangent et se lient d'amitié. On est dans l'ouverture, l'accueil de l'autre : si la voix déraille, pas de moqueries ; le droit à l'erreur est reconnu comme processus de progression. À travers l'exigence du chant et de la scène, l'enfant se construit, il gagne en confiance ; à travers l'art, il s'épanouit, à travers la création et grâce aux artistes professionnels qu'il rencontre, il se transcende !

Soixante-dix ouvrages lyriques ont été créés sur la scène du théâtre Jacques-Prévert d'Aulnay-sous-Bois puis repris dans de nouvelles productions par d'autres structures en province. Qui aurait pu dire, il y plus de trente ans, que l'on retrouverait toutes ces générations de jeunes « amateurs » sur les scènes d'institutions aussi prestigieuses que l'Opéra de Paris, de Vichy, de Bordeaux, le théâtre du Châtelet, le Grand Théâtre d'Aix-en-Provence et bien d'autres ?

SUR LE TERRAIN

J'ai toujours été un homme de terrain et j'ai depuis le début souhaité que cette démarche soit proposée avec la même exigence de qualité à un maximum de personnes sur le territoire. Aujourd'hui, au CRÉA, avec une équipe de musiciennes intervenantes et cheffes de chœurs, nous développons des projets auprès de plus de mille personnes par semaine.

Nous intervenons en partenariat dans une quarantaine de classes, de la mater-

nelle au lycée mais également auprès des centres de Loisirs, les centres sociaux. Nous menons des actions en conservatoire, en milieu hospitalier auprès de personnes atteintes de troubles autistiques. Nous avons également développé de belles aventures humaines et artistiques avec les structures d'accueil ouvertes aux séniors.

Une anecdote arrivée récemment : lors d'une sensibilisation en foyer-club, une dame âgée de plus de 90 ans, qui ne parlait plus depuis son arrivée dans la structure, s'est mise à chanter un tube des années 1930, avec une voix magni-

Avec cette activité artistique de haut niveau, on dépasse le simple cadre de création artistique, on touche à la transmission de valeurs de fond comme les valeurs d'écoute, de respect, d'intérêt que l'on porte à l'autre.

fique ! Les aides-soignantes étaient en pleurs et se demandaient par quel miracle c'était possible…

Ça me fait également penser à Paulette… Pendant plusieurs années, nous avons construit des projets intergénérationnels qui regroupaient enfants, adultes et séniors. Un but social sous-tendait cette initiative : le vivre ensemble. Comment dédramatiser les relations entre les personnes du troisième âge et les jeunes écoliers d'Aulnay-sous-Bois ? Le projet mêlait – comme bon nombre de nos actions – des ateliers et rencontres hebdomadaires dans les écoles, sur scène mais également des séjours artistiques en province. Sur le projet mené en 2012, le groupe constitué de jeunes élèves, des équipes pédagogiques et des séniors, est parti une semaine en séjour artistique en Normandie… Et voilà que Paulette, 87 ans, se met à discuter avec nos jeunes écoliers de la guerre à Aulnay-sous-Bois. Des relations incroyables se mettent en place. Une force renaît. Depuis, Paulette est devenue en quelque sorte une grand-mère de cœur pour ces jeunes. Elle les invite régulièrement chez elle pour des crêpes party ! C'est en vivant ces moments-là que l'on mesure la portée de ces aventures humaines et artistiques. Là, on se dit, le pari est gagné !

Au-delà des interventions hebdomadaires dans les quarante classes, nous avons mis en place depuis 2016, un dispositif départemental d'accès à l'éducation artistique. Depuis son lancement, plus de mille enfants d'écoles primaires de la Seine-Saint-Denis, pour la plupart situé en Zone d'éducation prioritaire, ont participé au programme. Un volet important est évidemment consacré à la création avec une restitution en fin de saison sur la grande scène du théâtre Jacques-Prévert. Là encore, un tel dispositif intégré au projet pédagogique de l'école représente un formidable outil propice au vivre ensemble et à la réussite scolaire !

1. Natalie Dessay est une cantatrice française, née à Lyon le 19 avril 1965. Soprano spécialisée dans les rôles de colorature, elle est connue pour ses talents de comédienne et sa puissante présence scénique.

2. L'École normale est un terme générique qui peut désigner tout établissement de formation de maîtres ou de chercheurs.

3. https://www.lepoint.fr/privileges/culture/quand-la-musique-est-bonne-pour-le-cerveau-30-10-2015-1978011_2580.php

POUR EN SAVOIR PLUS

Vous l'aurez compris, s'il est initialement pensé pour les enfants et adolescents, le CRÉA rassemble de nombreuses personnes, de tout âge et de tout horizon, attirées par la musique et l'art vivant. On leur transmet un savoir-faire et des méthodes pédagogiques innovantes à travers des formations professionnelles. Le CRÉA est un partenaire privilégié de l'Éducation nationale en matière de formation continue (professionnels de l'éducation et de la culture). Le CRÉA propose également ses propres formations sur la thématique « Voix en scène ».
Pour en savoir plus sur les propositions du CRÉA, c'est ici : www.lecrea.fr.

Pour en savoir plus sur la démarche initiées par Didier Grojsman :
www.unevoiesinguliere.fr.
Cette plateforme de ressources en accès libre et gratuite est destinée à donner des clés artistiques et pédagogiques aux meneurs de chant autour de la philosophie d'éducation proposée par Didier Grojsman. *Une voie singulière* se décline en 11 films de 10 à 15 minutes. Chaque film porte sur un des points-clés de la charte que Didier Grojsman propose à tout futur interprète. Une série de 54 exercices pédagogiques vient compléter le documentaire autour d'exemples de séquences de chauffe corporelle, chauffe vocale, jeux de communication, vocalises.

DEUX VALLÉES FACE AU BIEN COMMUN : CELLE QUI Y CROYAIT ET CELLE QUI N'Y CROYAIT PAS

ÉTIENNE LEROI

est patron d'industries depuis trente-cinq ans. Il a passé une vingtaine d'années dans un grand groupe allemand, Heidelberg, qui l'a conduit à diriger l'usine de Montataire dans l'Oise. À l'automne 2005, il a pris la tête d'une usine en péril : l'entreprise Schlumberger. Deux vallées industrielles, deux histoires d'hommes, deux mentalités : une vision du bien commun opposée.

En 2000, j'ai été nommé patron du site de fabrication de rotatives d'imprimerie à Montataire, dans l'Oise (300 millions d'euros de chiffre d'affaires). Dans cette vallée, communiste depuis cent ans, il y avait un millier de collaborateurs et des syndicalistes imprégnés par l'idéologie de lutte des classes. Je n'ai pas compté mes heures pour faire survivre cette société qui a fini par disparaître. Chacun, syndicalistes, actionnaires, a privilégié son intérêt à court terme : toucher une prime d'un côté, vendre aux Chinois de l'autre. Sans volonté de préservation du bien commun que constituait ce site. Montataire, c'est la vallée qui n'y croyait pas. J'ai mal vécu cet échec.

Je me suis alors rappelé des paroles de Jean Vanier[1], rencontré en 1995 avec mon équipe EDC[2] : « nous sommes tous confrontés, dans notre existence, à un échec. Seul ce passage par un revers, qui parfois désespère, peut donner la distance, la profondeur qui va permettre de trouver l'énergie vitale pour rebondir et mieux faire ».

En octobre 2005, je passe d'une vallée à l'autre… J'arrive au pied du grand ballon d'Alsace, dans une entreprise de trois cent cinquante personnes fabriquant des machines textiles pour la laine… Je passe d'une mentalité de lutte des classes à une pensée rhénane protestante où ce qui est gagné est respectable car réinvesti dans le territoire.

LA VALLÉE DE GUEBWILLER, CELLE QUI CROIT AU BIEN COMMUN

La ville de Guebwiller, avec son église catholique, le temple protestant et la synagogue… En Alsace, la religion est assumée, naturelle, officielle : elle permet d'expliquer l'être que l'on a en face de soi et ses motivations. Versant nord, une forêt de sapins, versant sud, les vignobles Schlumberger. En fond de vallée, la mairie, les services publics et l'hôpital fondé par la famille Schlumberger. Les commerces parsèment la rue qui descend de l'usine. Ici, Schlumberger est « l'entreprise industrielle », fondée par la famille en 1810 ; celle qui crée la richesse qui est répartie sur toute la vallée.

En 1560, Claus Schlumberger était bailli[3] du domaine d'un seigneur bavarois. Quand les idées de Luther sont diffusées, Claus se convertit au protestantisme. Le catholique pour lequel il travaille estime qu'en Bavière, *ça ne se fait pas*. Assumant sa foi, la famille Schlumberger déménage à Colmar puis s'installe à Mulhouse. Imprimeurs sur tissus, ils prospèrent pendant deux siècles. En 1810, Nicolas Schlumberger arrive à Guebwiller et établit sa première manufacture de machines de filature de laine.

Frappé par l'histoire de cette famille et de cette vallée, je ressens dès mon arrivée la nécessité de préserver ce bien commun vieux de deux cents ans. Or, en cinq ans, le chiffre d'affaires est passé de 100 millions d'euros à 30 millions et la production de laine mondiale, concurrencée par la fibre polaire, est divisée par deux. Les besoins en machines s'écroulent. Après cinq vagues de licenciements sans réorganisation aucune, les salariés sont désespérés, persuadés que leur boîte est en train de mourir. Il n'y a plus de trésorerie et licencier cent cinquante personnes sur trois cent cinquante s'avère indispensable pour assurer la continuité de l'entreprise. Toutes seront reclassées grâce à l'entreprise.

Dans ce contexte, une question m'est posée en conseil d'administration : pourquoi ne pas délocaliser la production en Chine ? Dans les dix prochaines années, nos clients vont être chinois :

ça permettrait donc d'augmenter la marge sur nos ventes. Mais devant l'engagement des salariés, dont celui des syndicalistes, durant les négociations du plan de licenciement, devant l'investissement de chacun pour respecter la qualité due au client, bref, devant cet attachement de mes Alsaciens à leur bien commun, j'ai défendu le choix de tout maintenir à Guebwiller. Nous avons alors défini nos valeurs (être proche du client, mettre le personnel au centre de l'entreprise, perpétuer le savoir-faire sur la filature de la laine…) et redonné confiance et espérance à des salariés ayant vu bon nombre de leurs collègues être licenciés. J'ai parié sur le fait qu'ils étaient héritiers d'une histoire et d'un savoir-faire unique au monde et que cela valait le coup d'être préservé et valorisé.

Le tribunal de Colmar nous accorde début 2007 la procédure de sauvegarde, nouvelle disposition de redressement d'entreprise qui laisse l'initiative aux dirigeants de réorganiser l'entreprise et de repartir en étalant le remboursement des dettes sur dix ans. J'en informe les salariés. Tous sont d'accord pour poursuivre l'aventure de leurs pères et grands-pères ! Belle continuité de l'entreprise qui croit au bien commun.

LA GRATUITÉ, CIMENT DU BIEN COMMUN, ET LA SOLIDARITÉ ENCOURAGÉES PAR UNE LOI FAVORABLE AUX ENTREPRISES

En 2008, la crise mondiale sévit et les banques coupent les ressources à nos

clients dans le monde entier. Début 2009, le carnet de commandes est vide… et nous n'avons pas encore remboursé nos dettes.

Heureusement, dans mon équipe EDC, il y a le patron de Peugeot (PSA) de Mulhouse. Il a besoin de personnel pour assurer les commandes de *206*[4], en plein *boom* grâce à la Prime à la casse[5]. Le gouvernement sort la loi Prêt

de personnel à but non lucratif[6]. Je saisis l'occasion pour lui « prêter » soixante des deux cents salariés. « Il faut aller travailler chez Peugeot ou alors nous allons tous perdre notre job », leur dis-je. Soixante autres salariés volontaires partent également travailler pour un de nos sous-traitants. Grâce à leur bonne volonté, en 2009, les pertes sont plus faibles que prévu… et personne n'est licencié. Certains auront passé jusqu'à dix-huit mois chez Peugeot, une entreprise qu'ils ont trouvé bien organisée ! Face à ces pérégrinations de salariés, le directeur financier de Shlumberger est un peu perdu :

– Pourquoi ne faire aucune marge sur des personnels que l'on prête ?

– Pour préserver le bien commun. Ce qu'il y a de plus précieux, ce sont nos expertises, nos talents et l'attachement à l'entreprise pendant le temps des vaches maigres ! Visons le long terme.

On a fait jouer la solidarité sur le Sud-Alsace et PSA a bien livré ses *206*. La gratuité et la solidarité, fondements de cette loi, ont été les outils – inespérés ! – offerts à notre renaissance par nos institutions.

De retour à Guebwiller en 2012, les salariés ne savent plus bien quel est leur rôle… C'est alors que je mets mon entreprise dans une démarche qualité (certification Qualité-Sécurité-Environnement - QSE). C'est un gros effort car il faut par ailleurs courir derrière les clients ! En 2015, les processus et les missions de chacun sont mis au carré. Les groupes « S'améliorer ensemble » se lancent.

INVERSER LE POUVOIR DANS L'ENTREPRISE POUR LE DÉVELOPPEMENT DU BIEN COMMUN

La première chose de cette démarche « S'améliorer ensemble » est d'écouter ce qu'ont à dire les collaborateurs. Deux consultants conduisent des entretiens auprès de cent personnes et recueillent ce qu'elles pensent de l'entreprise. Pour la restitution de cette étude, les deux cents collaborateurs sont installés dans une grande salle. Les consultants ont produit un enregistrement – avec leur voix – des mots exacts entendus. Les trois autres dirigeants et moi-même sommes placés en face des salariés assemblés qui nous regardent alors que nous écoutons : « Les chefs nous écoutent pas, on n'y croit plus… » Nous en prenons pour notre grade, mais les choses dites sont précieuses : elles orientent nos actions. La qualité de l'écoute (des deux côtés) est le socle pour mettre en place la confiance, préalable à la subsidiarité.

Chaque année, un moment de recul et de relecture est nécessaire avant d'écrire le business plan des trois années à venir. Avec mes collaborateurs directs, nous nous isolons dans un refuge des Vosges durant deux jours. Et l'on réfléchit : quelles activités privilégier vis-à-vis de nos employés comme de nos clients ? Quid de la solidarité et de la subsidiarité comme mode de management ? Les objectifs de l'année suivantes sont définis et mesurables.

En 2016, je reprends le livret proposé par les EDC sur la subsidiarité. J'y retire

les références religieuses par respect pour les non-croyants et le distribue au comité de direction. Germe alors l'idée de former des groupes interservices pour trouver des solutions pratiques à des difficultés quotidiennes. Chaque groupe « S'améliorer ensemble » reçoit le pouvoir de changer l'organisation. On rend obligatoire la participation pour tous les employés. Cette démarche surprend beaucoup : l'entreprise a connu de 1950 à 1970 un dirigeant très tayloriste : un homme, une machine, une tâche. Or, qui de plus capable d'améliorer le bien commun que ceux qui font ? C'est une véritable révolution, en particulier pour les chefs.

Les collaborateurs sont répartis en trente groupes qui se rencontrent pour quatre réunions, tenues debout, d'une demi-heure. Les salariés jouent le jeu. Cela leur permet de se connaître et de trouver des solutions adaptées. Le bien commun devient une réalité et les gens en tirent l'impression d'accomplir quelque chose pour eux et pour l'entreprise. Un vrai sentiment de bonheur. Ils s'emparent de leur entreprise et l'améliorent vraiment.

Un exemple : sur quarante personnes de l'équipe de montage de machines, vingt personnes partaient à la retraite. Ces dernières avaient un carnet personnel, leur permettant de noter les enseignements techniques obtenus au fil de leur carrière, destinés à ne rien perdre de leur connaissance et à surpasser l'expertise de leurs collègues. En quittant l'entreprise, elles ont accepté de partager ce précieux cahier personnel, pour mettre en commun leurs connaissances et les offrir aux plus jeunes. À pas de fourmi, ces cahiers ont été numérisés et, dorénavant, cette matière inestimable est en accès libre en interne. Le *commun* est ainsi créé par petits pas, à hauteur d'homme.

> Ce qu'il y a de plus précieux, ce sont nos expertises, nos talents et l'attachement à l'entreprise pendant le temps des vaches maigres ! Visons le long terme.

LE BIEN COMMUN, ÇA SE PARTAGE AVEC LES AUTRES, AU-DELÀ DE L'ENTREPRISE

La société est maintenant redressée. Dix années ont été nécessaires pour rembourser nos dettes. Aujourd'hui, l'entreprise est leader mondial sur son marché. En 2017, un groupe « S'améliorer ensemble » a voulu montrer à la vallée de Guebwiller que nous n'étions pas morts, et a proposé des portes ouvertes. Les syndicats sont alors venus me voir…

– Vous payez combien ? Le samedi, c'est + 50 % !

– Combien de chiffre d'affaires produit-on ce jour-là ? ai-je répondu. Si l'on ne crée pas de richesses, comment la partager ? On ne pourra pas faire tourner les machines. Trop dangereux.

– Bon. Vous ne voulez pas payer.

– Nous voulons montrer l'entreprise à nos familles. Et ça, on le fait gratuitement. C'est un cadeau à faire à nos proches et à la vallée.

Dans un premier temps, seuls vingt volontaires se sont manifestés. Finalement, quasiment tous les salariés ont participé à cette journée portes ouvertes qui a eu lieu le jour du patrimoine. Un beau symbole pour réconcilier les habitants de la vallée avec leur entreprise historique. Mille six cent cinquante personnes sont venues visiter l'usine et constater la réalité de sa renaissance. Une grande bouffée de fierté pour tous les collaborateurs ! Les anciens salariés sont venus en masse et nous ont dit tout leur bonheur de voir leur « boîte » sauvée.

CROIRE À LA RÉALITÉ DU BIEN COMMUN

Dans la vallée de Montataire, le travail de mes prédécesseurs et des institutions avait conduit à une mentalité de méfiance, de rivalité et de conflit. Dans la vallée de Guebwiller, la confiance dont ils ont fait preuve et l'acceptation des différences propres à l'œcuménisme alsacien ont facilité la bonne volonté des hommes, en profondeur et sur plusieurs générations.

Dans ce contexte, rechercher le bien commun était possible. Dans l'entreprise, il passe d'abord par l'écoute, la clarification des valeurs et des enjeux, puis l'inversion des pouvoirs qui se traduit par une grande attention aux compétences et qui encourage l'autonomie et la responsabilité de chaque salarié.

Les chefs sont là pour aider et favoriser l'autonomie qui sera, une fois reconnue, la base de leur autorité exigeante et bienveillante.

Le ciment du bien commun, ensuite, viendra de la gratuité… ces services que l'on se rend au quotidien les uns aux autres et qui ne figurent pas sur les fiches de poste, ce pour quoi nous ne sommes pas payés.

En Alsace, dans cette vallée qui y croit, j'ai trouvé un terreau extraordinaire pour le bien commun… Une telle expérience me fait dire que cette reconnaissance, ce désir collectif d'accéder au bien commun vient nécessairement d'une transcendance, d'une envie de se dépasser soi-même, d'aller plus haut, plus loin.

Et vous ? Comment gérez-vous le bien commun de votre entreprise ?

1. Jean Vanier (1928-2019) est un philanthrope, philosophe et théologien canadien qui s'est consacré aux personnes ayant une déficiece intellectuelle, en créant, notamment, la Communauté de l'Arche en 1964.
2. EDC : Entrepreneurs et dirigeants chrétiens.
3. Offcier qui rendait la justice au nom du roi ou d'un seigneur.
4. La Peugeot 206 a été le modèle automobile le plus vendu en France en 2001, 2004 et 2005.
5. La prime à la casse ou désormais prime à la conversion est une aide versée par l'État français pour le remplacement d'une vieille voiture par un nouveau modèle moins polluant, qu'il soit thermique ou électrique (catégorie Crit'Air 0, 1 ou 2). Pour en béné-fcier, il faut donc dans un même laps de temps mettre hors circulation son véhicule actuel et en acheter un plus récent.
6. https://www.service-public.fr/profes-sionnels-entreprises/vosdroits/F22542

ET SI UNE PLANTE POUVAIT VENIR À BOUT DU PALUDISME ?

Lucile Cornet-Vernet
est orthodontiste à Paris, mariée et mère de trois enfants. Après l'exploration de nombreuses passions – musique, spiritualités du Monde, développement personnel, éducation alternative, biologie, permaculture –, elle décide de consacrer son temps et son énergie débordante au développement d'une plante anti-paludisme : l'Artemisia.

À la veille de mes 18 ans, j'étais extrêmement excitée ! Non pas de pouvoir passer mon permis ou d'être en mesure de boire de l'alcool dans les bars mais parce que j'allais enfin pouvoir écrire des lettres un peu particulières : *des lettres bleues*[1] qu'on pliait en trois avec écrit dessus *par Avion*. Les destinataires de ces lettres étaient prestigieux : Son Excellence le Président de tel pays, Monsieur le ministre de la Justice de tel autre, etc. J'allais pouvoir en écrire trois par mois pour aider à libérer des innocents emprisonnés pour leurs idées, dans des pays où la liberté d'opinion n'existait pas. J'ai écrit ces lettres via Amnesty International[2] pendant des années, par devoir et conviction que j'avais eu la chance d'être née du bon côté du monde…

Près de trente ans plus tard, j'ai eu la curieuse impression que ce sentiment était héréditaire en tenant ma fille de 7 ans dans les bras, pleurant à chaudes larmes. J'essayais de la consoler et de comprendre ce qui la mettait dans un tel état. Elle a sangloté : « Et dire que j'aurais pu naître sur une décharge en Inde, c'est injuste… » Oui, en effet la vie est injuste, intensément. La profonde tristesse de ma fille, son indignation me sont rentrées en plein ventre : et moi qu'est-ce que je fais aujourd'hui pour combattre cette injustice, moi qui suis née du bon côté du monde ? Où est

passé l'engagement de mes 18 ans à œuvrer pour un monde plus juste ?
En 2013, un feu ravage notre maison familiale. Pendant un an, en attendant la fin des travaux, nous sommes obligés de nous installer dans un autre lieu, avec mon mari et mes trois enfants. Nous avons perdu beaucoup de choses matérielles mais nous sommes tous saufs et c'est bien là l'essentiel. Le choc est quand même terrible et je suis tenue à flot pendant les mois difficiles qui s'ensuivent par une enquête qui me tient à cœur. Je me plonge dans la lecture de mille cinq cents références bibliographiques sur une plante médicinale chinoise : l'*Artemisia annua*. Cette plante est capable de guérir du paludisme en simple infusion. La première fois que j'en entends parler, c'est par Alexandre Poussin[3], un ami guéri par cette plante d'un mauvais palu au fin fond de l'Éthiopie dix ans plus tôt. Depuis, cette histoire me taraude : comment est-il possible que personne ne dise qu'une simple tisane peut guérir la première maladie au monde ? Dans les pays subtropicaux infestés, le paludisme est une maladie parasitaire transmise par un petit moustique. C'est la moitié de l'humanité qui vit en zone impaludée[4], selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Se soigner coûte très cher aux populations les plus pauvres : environ 12 à 14 % du revenu des ménages les plus modestes chaque année, toujours selon l'OMS. Des milliers de chercheurs travaillent depuis cinquante ans pour élaborer des médicaments successifs contre lesquels

le parasite devient résistant en quelques années (chloroquine, proguanil, pyriméthamine…) ; c'est une course sans fin. Le Global Fund[5] achète ces médicaments et les donne aux pays les plus impactés par la maladie[6] qui, à leur tour, les donnent au secteur public ou les vendent au secteur privé. Ces médicaments se retrouvent très inégalement sur les territoires en fonction du niveau d'organisation des pays et des infrastructures. Et malheureusement, des criminels se sont emparés de ce business lucratif (plus de 200 milliards de dollars selon une étude du Forum économique mondial) en fabriquant des médicaments avec peu ou pas de principes actifs qui sont ensuite vendus de la main à la main sur les trottoirs, ou même en officine. En moyenne, dans les pays d'Afrique, c'est 30 % des médicaments en circulation[7] qui sont faux

et qui tuent des centaines de milliers d'innocents (sept cent mille morts par an dans le monde selon l'International Policy network).

Je crois profondément que la vie nous envoie des défis que nous acceptons, ou non, de relever, comme l'incendie de mon foyer ou cette histoire de plante… Ils ont en eux ce pouvoir de nous révéler qui nous sommes, pourquoi nous sommes sur Terre. J'ai la conviction que nous avons chacun une tâche, une vocation personnelle, à découvrir et à accomplir durant notre existence.

Qui va faire connaître l'Artemisia ? Qui va disséminer sa culture parmi les plus pauvres ? Il y a si peu d'argent à se faire avec une plante médicinale que chacun peut cultiver autour de sa maison ! Quelle grande entreprise pharmaceutique pourrait être intéressée par une solution thérapeutique sans brevet ? Et si j'étais la bonne personne, moi qui vis du bon côté du monde ? C'est vertigineux de voir ce champ des possibles s'ouvrir… Je sens au fond de mes tripes que c'est juste, que c'est à moi d'aller au front, même si ma raison me rabâche que je suis folle et que la tâche est bien trop lourde. Et finalement, je me lance. Je servirai cette cause ! Une libération d'énergie colossale suit cette décision et la joie envahit ma vie. C'est bon signe !

Puis tout va très vite, on fonde une première petite association, More for Less, en 2012, avec une poignée d'amis concernés par la question, dont Alexandre, le sauvé par l'Artemisia. Je vais à la rencontre des chercheurs qui travaillent sur cette plante, d'un point de vue médical et agronomique, pour approfondir mes connaissances empiriques. Les bonnes rencontres au bon moment, les amis qui se mobilisent financièrement et on commence un projet pilote au Sénégal où tout se passe idéalement : essais de cultures dans une école d'agronomie de Thiès en lien avec l'Université de Liège, petite chaîne de transformation au sein de l'entreprise sociale le Relais[8] et distribution pour que le traitement soit accessible aux plus démunis.

J'ai la conviction que nous avons chacun une tâche, une vocation personnelle, à découvrir et à accomplir durant notre existence.

Au sein de la communauté Fondacio[9], les cultures commencent au Togo en 2014 et au Bénin en 2015, année qui voit également s'effectuer la première formation à la culture et à la thérapeutique au Burkina donnée par le docteur Philippe Andrieux, qui fait cultiver l'Artemisia au Mali depuis des années. Cela fait des millénaires que la posologie est connue de la médecine traditionnelle chinoise : lorsque qu'une crise de paludisme est diagnostiquée, il suffit de boire un litre de tisane par jour pendant sept jours. Elle est réalisée avec cinq grammes de tiges et feuilles sèches d'*Artemisia annua* additionnées à l'eau bouillante et mises à infuser pendant quinze minutes.

Les personnes adéquates continuent à arriver à moi comme par enchantement, un réseau commence à s'ébaucher. En septembre 2014, arrive à Paris le jeune

docteur Jérôme Munyangi du Congo Kinshasa. Il vient d'expérimenter sur lui-même l'efficacité de l'Artemisia et veut travailler dessus pour son master 1 à Paris-Sud. C'est un jeune homme courageux, révolté par les conditions de vie des populations démunies en Afrique. Il veut servir cette cause et démontrer l'efficacité de l'Artemisia en passant par les études cliniques aux normes internationales, comme si c'était un médicament à enregistrer. Commence l'aventure de l'essai clinique à grande échelle en République démocratique du Congo (RDC). Notre petite association doit chercher beaucoup d'argent pour le réaliser, au moins 100 000 euros. Et là, j'apprends à demander ! Difficile pour moi… Chaque appel me demande un effort considérable, mais ce n'est pas pour moi que je demande, c'est pour tous ces enfants qui, un jour, pourront se soigner avec un remède efficace et facile d'accès : il poussera derrière leur maison. Les dons affluent, la somme est récoltée en trois semaines… Un miracle !

Parallèlement, notre association aide la recherche agronomique au Sénégal pour que les plantes soient le plus adaptées possible à la région subtropi-

cale. Découverte incroyable : la petite sœur africaine de l'Artemisia chinoise, l'*Artemisia afra*, utilisée par les tradipraticiens d'Afrique de l'Est depuis des centaines d'années contre le paludisme. Elle est vivace, donc plus facile à cultiver, et ne contient pas d'artemisinine, la molécule antipaludique issue de l'*Artemisia annua* qui est la base des médicaments recommandés par l'OMS pour soigner les accès palustres. Les résultats de la grande étude au Congo sur près de mille patients tombent. Après sept jours d'un litre de tisane par jour, l'*annua* guérit les malades à 96 % et l'*afra* à 89 %, même sans artemisinine. Plus incroyable encore : au bout de vingt-huit jours, les patients soignés par les deux Artemisia n'ont plus du tout de reste de parasite dans leur sang. Ils ne transmettent donc plus le paludisme : le moustique, en les piquant, n'est plus contaminé par le parasite. Dans l'hôpital où les résultats sont proclamés, c'est la liesse chez le personnel soignant et chez les malades.

Mais nos travaux dérangent ; après quelques sommations du médecin chef de zone d'arrêter l'étude – qui avait pourtant reçu toutes les autorisations – le docteur Jérôme Munyangi échappe à la mort par empoisonnement. Puis il est harcelé par des personnes ayant des intérêts importants dans la vente des médicaments dans son pays. En France, nous sommes inquiets pour lui. C'est à ce moment-là que me reviennent les principes d'Amnesty : la médiatisation d'une affaire permet de protéger la personne en danger. Un journaliste d'investigation belge, Bernard Crutzen, souhaite faire un documentaire sur notre sujet. Je lui donne le feu vert et lui ouvre la porte de notre réseau. L'aventure de *Malaria Business*[10] commence, tournage dans huit pays, avant-première devant quatre cents personnes puis beaucoup de presse, six prix et une diffusion télévisuelle dans quatre-vingts pays en quatre langues. Le rythme s'accélère encore avec des demandes de création de Maisons de l'Artemisia dans toute l'Afrique. D'un lieu de culture et de distribution d'Artemisia, nous sommes

Ensemble, nous sommes sortis de nos frontières, nous avons affronté nos limites et nos peurs pour nous mettre au service de nos frères humains vulnérables.

passés à un pôle de compétences rassemblant médecins, pharmaciens, agronomes, agriculteurs, ONG[11] qui forment les populations, font des études, montent des chaînes de valeurs[12] dans plus de vingt pays aujourd'hui. Cela représente des milliers de personnes aujourd'hui en Afrique. Ces Maisons de l'Artemisia s'occupent aussi de toute la partie légale dans chaque pays pour obtenir les autorisations de vente. Nous nous retrouvons sur une sorte de plateforme Web qui permet à chacun de montrer ce qu'il fait et d'échanger les bonnes pratiques. C'est une communauté apprenante, vivante, où chacun a sa place dans le respect d'une charte éthique écologiquement, économiquement et socialement responsable[13].

Une centaine de personnes servent cette cause en Europe et aux États-Unis en donnant de leur temps, de leur argent ou de leurs compétences. Ensemble, nous sommes sortis de nos frontières, nous avons affronté nos limites et nos peurs pour nous mettre au service de nos frères humains vulnérables ; nous avons pris part à la résolution d'une des plaies de l'humanité, en rendant accessible un traitement local, efficace et peu coûteux.

Cette plante est un bien commun qui s'implante maintenant de village en village sur tout le continent africain puis maintenant en Asie et en Amérique du Sud.

À tout cela, il y a de grandes résistances car les enjeux, financiers notamment, sont colossaux. Dès le départ, je savais intimement que ce combat – faire reconnaître une plante pour soigner une maladie grave – allait être long et rude. Mais je me sentais armée et prête. Aujourd'hui, plus de trois millions de traitements ont été produits par les Maisons de l'Artemisia depuis leur création en 2013. Aucun incident grave n'a été répertorié et de nombreux témoignages de guérisons nous sont parvenus, ce qui assoit sa crédibilité auprès des populations et des instances de santé publique. Des scientifiques de haut vol travaillent maintenant sur les

points d'achoppement qui empêchent l'OMS et l'Académie de médecine de recommander son usage. En effet, ces institutions craignent l'arrivée de résistances à l'artemisinine alors même que l'*Artemisia afra* n'en contient pas.

Et là, je me revois en juin 1987, dans le grand hall de la Faculté, rue des Saints-Pères à Paris. Nous nous rangeons en file indienne dans l'ordre de notre place au concours de la première année de médecine. Je rêve depuis toujours d'être médecin mais je sais que je suis première sur une place en dentaire. Je ne m'inquiète pas pour autant car chaque année, des étudiants placés en médecine prennent dentaire. Arrive mon tour pour signer mon choix dans le grand registre : la dame en charge m'annonce que la fille devant moi vient de prendre la dernière place en médecine… Personne n'a choisi dentaire avant, c'est inédit… Je suis en état de choc. Le sol se dérobe sous mes pieds devant cette situation invraisemblable. Je choisis alors de faire confiance à la vie et consens à prendre dentaire en me disant qu'un jour, je comprendrais pourquoi mon aspiration n'avait pas pu se concrétiser. Je suis aujourd'hui orthodontiste, heureuse de travailler avec mes mains et ma tête à améliorer le sourire des patients qui me font confiance.

Si j'avais été médecin, formatée pendant dix ans dans les hôpitaux parisiens, aurais-je cru Alexandre me racontant avoir été guéri d'un palu grave avec une tisane ? Aurais-je eu encore le temps et l'énergie de servir les plus humbles à travers la diffusion de l'Artemisia dans les pays du Sud ? Sans doute pas…

Depuis sept ans, je vis chaque jour cette parole de saint François d'Assise : « Commence par faire le nécessaire, puis fait ce qu'il est possible de faire, et tu réaliseras l'impossible sans t'en apercevoir. »

1. https://www.amnesty.org/fr/get-involved/write-for-rights
2. Créée en 1960, l'organisation Amnesty International milite pour le droit à la liberté d'expression, l'arrêt de la torture et des autres violations des droits de l'homme dans le monde.
3. Alexandre Poussin est un écrivain-voyageur et réalisateur de documentaires français, connu notamment pour son livre *Afrika treck*, écrit avec sa femme, Sonia Poussin et paru en en 2004 aux éditions Robert Laffont.
4. En 2017, le nombre de cas de paludisme estimés dans le monde était de 219 millions. Les données concernant la période 2015-2017 ne révèlent aucun progrès significatif vers une diminution du nombre de cas de paludisme dans le monde. Source : https://www.who.int/malaria/media/world-malaria-report-2018/fr.
5. Le Fonds mondial de lutte contre le sida, la tuberculose et le paludisme (the Global Fund to Fight AIDS, Tuberculosis and Malaria), souvent appelé « le Fonds mondial », ou en anglais « the Global Fund », est une fondation à but non lucratif destinée à « attirer, mobiliser et investir des ressources supplémentaires pour mettre fin aux épidémies de VIH, de tuberculose et de paludisme à l'appui de la réalisation des Objectifs de développement durable établis par les Nations unies.
6. La plupart des cas (200 millions ou 92 %) ont été enregistrés dans la région Afrique de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), loin devant la région Asie du Sud-Est (5 %) et la région Méditerranée orientale (2 %).
7. Source : OMS.
8. http://lion-vert.com
9. Fondacio est un mouvement international créé, en 1974, qui a pour but l'humanisation des personnes et de la société dans l'esprit de l'Évangile.
10. https://youtu.be/W6TgP5RlsDQ
Malaria Business, documentaire réalisé par Bernard Crutzen et qui raconte l'histoire de l'Artemisia et des résistances auxquelles nous devons faire face.
11. ONG : organisation non gouvernementale.
12. On appelle *chaîne de valeurs* la chaîne allant de la production à la commercialisation.
13. Cette charte est accessible en ligne sur le site www.maison-artemisia.org.

LA FABULEUSE CANTINE, CANTINE DE QUARTIER ET LIEU CULTUREL

JEAN-PHILIPPE LAJAMBE
est entrepreneur. Il est spécialisé dans le développement de concepts et leur duplication dans des domaines où la recherche de sens et de cohérence fait la différence. Il a contribué au développement de nombreux réseaux et connaît les rouages de la grande distribution dont il mesure parfaitement les incohérences. Jean-Philippe est en charge du déploiement de La Fabuleuse cantine.

C'EST SCANDALEUX !

Le gaspillage alimentaire caractérise l'absurdité d'un système consumériste qui a perdu le sens de son action. 30 % de la production alimentaire mondiale sont gaspillés[1] alors que les problèmes de malnutrition explosent ; illustration de déséquilibres ubuesques : famines d'un côté[2], obésité et maladies cardio-vasculaires[3] de l'autre.

Les conséquences de ce gaspillage sont multiples : pollution des sols due aux intrants chimiques pour produire toujours plus, déforestation, pollution de l'air liés aux transports, multiplication des cancers, *tricatelisation*[4] de la nourriture ; nous ne savons plus ce que nous consommons. La multiplication des applications (Yuca, Ethic advisor…) pour découvrir la composition des produits que nous consommons et savoir si leurs ingrédients sont bons pour la santé – ou pas – est assez révélateur de notre méfiance grandissante.

L'alimentation est l'un des points essentiels – et particulièrement en France, qui est encore considérée comme le pays du *bien manger*[5] – de l'attention portée à l'autre et au monde qui nous entoure. Agriculture, terroirs, circuits courts, bio, local, entraide, nature, paysage, solidarités… ce qui transite par l'assiette est plus qu'un simple aliment, c'est la transmission d'une culture, d'un savoir-faire, d'un enracinement. Tout est lié :

ce que nous consommons impacte la société dans laquelle nous évoluons.
En tant que consommateurs, nous nous sentons souvent désemparés : comment agir, à notre échelle ? C'est à partir de cette question, et du fruit de cette réflexion préalable, qu'est née La Fabuleuse cantine. Fabuleuse ? Parce que c'est une expérience magique, incroyable mais vraie, joyeuse et merveilleuse ! Et ça reste une cantine : un lieu de tous les jours que l'on s'approprie, où l'on mange bien, sans décorum excessif.

UNE UTOPIE MOBILISATRICE

C'est Julien Morel, artiste plasticien, qui est l'orchestrateur du projet de La Fabuleuse cantine. Depuis longtemps, il aspirait à la création d'un espace partagé, alternatif, dédié à la vie associative à Saint-Étienne. En arpentant la Cité du Design[6], il rencontre Boris Fontimpe, cuisinier émérite dans de grands restaurants et Éric Pétrotto, multi-entrepreneur dans le digital. Forts de leurs compétences respectives, ainsi que de celles de huit autres bénévoles rejoignant l'aventure pour des missions spécifiques, le trio répond à l'appel d'offre émis pour occuper et animer ce lieu. Cette opportunité d'emplacement est l'élément déclencheur qui fait d'une utopie mobilisatrice une aventure humaine tout terrain.
Le projet s'étoffe au fil de l'eau, de façon incrémentale, en fonction des opportunités, des idées et des rencontres. C'est une aventure entrepreneuriale dont on

se rend compte qu'elle a de l'avenir, que c'est une bonne réponse aux problématiques de notre société.

LA BONNE RÉPONSE

Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir les limites de notre société consumériste. Elles sont criantes. La première que l'on repère est l'invendu alimentaire : en 2018, dix millions de tonnes d'aliments consommables sont partis à la poubelle en France[7].

Notre Fabuleuse cantine a donc comme premier principe d'utiliser les produits invendus, localement (nous allons chercher ces produits dans un rayon de 50 km). Les produits sont collectés par notre camion deux fois par semaine auprès d'agriculteurs locaux (agriculture raisonnée et/ou bio), de supermarchés biologiques et d'opérateurs locaux (viande, jus de fruits, boissons gazeuses, bières, glaces). Ces producteurs sont déjà mobilisés par les valeurs qui nous animent. C'est comme cela qu'on les repère sur les marchés locaux, notamment. Il y a, par exemple, Thomas Bessette, un jeune boucher réputé dans la région, qui produit la « rolls » des viandes. Pour le coup, c'est lui qui nous livre ses invendus, quand il y en a, pour éviter de couper la chaîne du froid.

Nous établissons une relation de confiance avec des agriculteurs, qui cèdent gratuitement ou à bas prix leurs marchandises invendues, s'il y en a. Les donateurs voient le fruit de leur travail valorisé, ce qui est bien plus gratifiant que de le voir jeté ou détruit.

S'il manque des produits (des fruits, par exemple), nous les achetons, tout simplement.

Autre limite de notre société consumériste : l'individualisme intégral. Notre démarche cherche à casser une manière de vivre qui nous isole, nous esseule, en proposant des lieux de convivialité et de partage. Étudiants, familles, professionnels, volontaires, personnes vulnérables s'y croisent et créent des

liens d'amitié et de solidarité à l'occasion de conférences, de soirées jeux, de temps de travail commun, de partages de repas sur des tables conviviales. Le tout dans une joyeuse ambiance musicale due à un partenariat avec une plateforme en *open source*[8].

Notre démarche cherche à casser une manière de vivre qui nous isole, nous esseule, en proposant des lieux de convivialité et de partage.

Autre motivation forte derrière la création de La Fabuleuse cantine : prendre soin de sa santé, ingérer des produits de qualité, nutritionnellement et gustativement bons. Nous refusons la dictature de la *Junk Food*[9] ! (Certains consommateurs évoquent le fait qu'un bon restaurant est un restaurant où l'on peut « bien se remplir », ce qui explique le succès de chaînes *tout à volonté*… Telle n'est pas notre démarche.)

À travers la lutte contre le gaspillage alimentaire, La Fabuleuse cantine s'appuie donc sur des valeurs éthiques, écologiques, citoyennes. Forts de ces convictions, nous avons ouvert un premier restaurant à Saint-Étienne en 2017, au sein de la Cité du Design, et l'autre à La Rochelle, sur les quais, au début de l'été 2019.

ÇA MARCHE !

Sans doute les clients de La Fabuleuse cantine viennent-ils pour l'une ou l'autre de nos valeurs éthiques. Ils viennent surtout et avant tout parce que la cuisine est excellente ! Entrepreneurs, start-uppers, retraités ou étudiants y trouvent refuge, pour un moment d'échanges et de gourmandise, loin des écrans qui disparaissent au fond des sacs et des poches.

Qu'y déguste-t-on ? Tous les jours, c'est une surprise ! Les trois salariés de l'association de chaque Cantine – un chef cuisinier, un cuisinier, un responsable de l'accueil et du service – se servent d'une base de données créées par La Fabuleuse cantine qui propose diverses recettes en fonction des ingrédients disponibles. Chaque jour, un menu unique est proposé ; la base est végétarienne et des suppléments de viande ou de poisson, selon les arrivages, complètent le plat du jour de ceux qui le souhaitent.

Les tarifs ? À partir de 5 euros pour les étudiants, les bénéficiaires de minima sociaux et les chômeurs. On va jusqu'au bout de notre logique de de mixité sociale et intergénérationnelle ! Le menu entrée-plat est à 10 euros pour les personnes sans difficulté financière : des tarifs défiants toute concurrence.

À ce sujet, La Fabuleuse cantine accueille de nombreuses aides – une bonne façon de faire tourner la boutique à moindre coût et de lutter contre l'exclusion sociale. À travers le bénévolat, des stages ou des périodes de salariat courtes, les personnes qui aident à La Fabuleuse cantine ont un pied dans la vie active ; ils reprennent confiance en eux et apprennent un nouveau métier.

COHÉRENCE MAXIMALE

La démarche *Now no Waste*[10] de La Fabuleuse cantine, qui se concrétise notamment par les ateliers *Agir Maintenant*, est ajustée régulièrement pour toujours plus de cohérence. À tous niveaux, nous chassons le gaspillage.

On récupère, transforme, réhabilite. Notre offre *Boboco*, par exemple, évite le suremballage. Avec l'utilisation de consignes, une offre de plats à emporter, une activité « conserverie » proposée à tous, ce qui permet d'écouler nos propres surplus alimentaires, les déchets sont réduits à leur minimum. Ceux que nous produisons vont alimenter nos composteurs, dans le jardin attenant, où l'on trouve également des récupérateurs d'eau, des jardins aromatiques et nos poules, dont nous proposons les œufs frais en vente directe (quoi de plus local ?).

La même frugalité s'étend à la décoration : recyclage, réutilisation et détournement d'objets créent des ambiances uniques. Deux exemples : nos tables viennent de dons ou de chez Emmaüs et nous avons construit notre parking à vélos avec des palettes de bois… L'économie circulaire est au cœur de notre action, il suffit souvent d'avoir juste un peu de bon sens pour trouver d'excellentes idées.

L'économie circulaire
est au cœur de notre action,
il suffit souvent d'avoir juste
un peu de bon sens pour
trouver d'excellentes idées.

Et d'autres s'associent à notre démarche. Soit pour une action unique : l'entreprise Parrot, par exemple, qui produit de l'eau gazeuse, nous a fait bénéficier de quatre palettes de bouteilles en verre à l'occasion d'un changement de packaging.
Soit pour une démarche durable : le fabricant de porcelaine Revol, avec lequel nous discutions depuis dix-huit mois, enthousiasmé qu'il était par ce projet, nous a proposé en exclusivité une gamme d'art de la table (assiette, bols, verres) fabriquée à partir de leurs résidus industriels. Notre partenaire boulanger, quant à lui, introduit 20 % des pains de la veille dans la fabrication du pain qui sertit le *Burger Superwaste*, l'un de nos *best-sellers* !
Cet art de vivre tout en simplicité est enseigné à travers les ateliers *Agir Maintenant*. Nous recevons des groupes de personnes bénéficiant du revenu de solidarité active (RSA), pour leur montrer comment acheter mieux, moins, moins cher et leur réapprendre à cuisiner les restes. Les témoignages sont encourageants. Des prises de conscience se font : acheter régulièrement, en petites quantités, sur le marché, entraîne moins de gaspillage et de réelles économies ! Chaque participant se révèle, au fur et à mesure, moins sensible aux sirènes du *marketing* qui incite à acheter en très grande quantité, via des opérations de promotion parfois peu adaptées, etc.
Il y a également des ateliers au *zéro déchet*[11], via la réalisation de sa propre lessive, de ses produits d'entretien, de son repas fait maison… Ces formations sont également déclinées en *workshops* à destination des entreprises, qui

provoquent beaucoup d'enthousiasme à chaque session !
Ainsi chacun devient un *faiseur*, une personne qui agit et contribue activement à impacter positivement la biosphère. Grâce à cela, on trouve une ambiance unique et chaleureuse au sein de La Fabuleuse cantine.

OUVRIR, TOUJOURS PLUS LARGEMENT

La Fabuleuse cantine ambitionne de bousculer les codes d'une société compartimentée en créant un *tiers lieu*[12] où les processus collectifs autour de la cuisine et de la création artistique permettent expression, valorisation et réalisation de soi. Il s'agit de se réapproprier son positionnement, son rôle, son utilité dans un contexte de mixité générationnelle et sociale. Mais notre action personnelle n'est pas seule en cause…
Le rôle des politiques est primordial. Une incitation au don existe via un avantage fiscal[13] ; cette mesure permet aux groupes de distribution de bénéficier d'une réduction d'impôts significative. Le point de vigilance consiste à éviter l'effet d'aubaine : certaines entreprises font des dons importants quitte à ce qu'ils soient impropres à la consommation. Les associations n'osent pas critiquer ceux qui leur donnent les denrées alors même que la gestion de ces dons nécessite des ressources humaines et financières importantes. Et cela n'encourage pas les grandes surfaces à être plus vigilantes sur leurs approvisionnements et les quantités proposées : cela peut paradoxalement inciter à la sur-

production, puisque, quoi qu'il arrive, le don est défiscalisé.
Les responsables politiques peuvent également jouer un rôle essentiel dans la recherche et l'acquisition de locaux atypiques ou de lieux de vie potentiels. Si le seul critère de l'appel d'offre réside en un montant de loyer, il est clair que ces Fabuleuses cantines sont vouées à ne pas pouvoir exister dans des lieux à potentiel. La ville de Saint-Étienne, en nous proposant notre premier local au

sein de la Manufacture, qui mixe écoles, étudiants, pépinières d'entreprises, incubateurs et Cité du design, a ainsi contribué à la réussite du premier lieu.

UN CHEMIN D'EX-MODERNITÉ

Nous aimons bien cette phrase du sociologue Bruno Latour, qui, dans un entretien au *Monde* de mai 2019, dit : « L'Apocalypse, c'est enthousiasmant[14]. » Il ajoute dans l'un de ses ouvrages : « Moi, ce monde me va tout à fait, je n'en connais pas de meilleur, d'ailleurs je n'en ai pas d'autre[15]. »

Remontons-nous donc les manches et faisons preuve d'espérance : c'est fondamental et nous pouvons observer

tous les jours, dans nos Fabuleuses cantines, que c'est contagieux.
Nous sommes en pleine exploration d'un « chemin de sortie, un chemin d'ex-modernité[16] » via l'innovation sociale non figée, non bridée, hors du commun, *réponse nouvelle* à une situation préoccupante. Elle vise le mieux-être durable des personnes et des collectivités autour d'un bien commun enraciné dans un territoire…. Soyez les bienvenus à La Rochelle ou à Saint-Étienne pour découvrir cette initiative et vous régaler ! Peut-être votre passage chez nous inspirera une fabuleuse idée à mettre en place sur votre territoire ?

LES CO-FONDATEURS

Éric Pétrotto, président de La Fabuleuse cantine.
Défenseur des libertés d'expression, des cultures, de l'art, passionné par le développement du numérique, la *blue economy* et l'innovation sociale, Éric Pétrotto est également fondateur de DOOD (Digital Orchestra Of Data) et co-fondateur et directeur général de la société coopérative d'intérêts collectifs 1D Lab. DOOD, qui a pour but la création, co-création, propulsion, transformation, de startups du *nouveau* monde pour un nouvel écosystème et des règles de vie renouvelées pour tous.

Boris Fontimpe est directeur général et chef de cuisine.
Depuis plus de dix ans, Boris Fontimpe arpente les cuisines ; de la salle de musique *Le Fil* à Saint-Étienne où il gère l'offre culinaire, en passant par le restaurant étoilé *l'Iris* à Andrézieux Bouthéon dans la Loire, et l'hôtel 5 étoiles *Les Alizés Beach Resort-Casamance* au Sénégal, il développe au fil des années son parcours professionnel. C'est cette expérience cumulée qui lui permet d'impulser le projet de La Fabuleuse cantine où il prend la direction de la cuisine et du laboratoire d'innovation culinaire.

Julien Morel est responsable de projets culturels.
Artiste plasticien, Julien Morel travaille sur la culture, l'art culinaire et ce qui nous constitue comme « être social ». Sa matière de prédilection est l'environnement des friches industrielles ; ces murs qui transpirent l'histoire d'un territoire et peuvent impulser de nouvelles énergies sociales. Il est à l'origine du principe de cantine partagée et de cuisine créative du projet La Fabuleuse cantine.

1. Plus de 41 200 kilos de nourriture sont jetés chaque seconde dans le monde. Cela représente un gaspillage alimentaire de 1,3 milliard de tonnes d'aliments par an, soit 1/3 de la production globale de denrées alimentaires dédiée à la consommation. Le gaspillage alimentaire concerne les pays riches comme pauvres et représenterait une valeur gaspillée de 750 milliards de dollars.
https://www.planetoscope.com/agriculture-alimentation/1556-le-gaspillage-alimentaire-dans-le-monde.html
2. 800 millions de personnes sont sous-alimentées dans le monde, soit une personne sur dix dans le monde qui souffre de la faim et des maladies qu'elle entraîne.
https://www.inegalites.fr/La-faim-dans-le-monde?id_theme=26
3. Les maladies cardiovasculaires ou cardio-neurovasculaires sont la première cause de mortalité dans le monde, la deuxième en France (première pour les femmes) juste après les cancers.
https://solidarites-sante.gouv.fr/soins-et-maladies/maladies/maladies-cardiovasculaires/article/les-maladies-cardiovasculaires.
4. Jacques Tricatel est un industriel fictif, PDG d'une chaîne de restauration de nourriture industrielle dans le film de Claude Zidi, *L'Aile ou la Cuisse*. Il est l'apôtre de la cuisine industrielle et de la malbouffe.
5. (2014) La France occupe la deuxième place du classement mondial de la situation alimentaire établi par Oxfam, derrière les Pays-Bas.
https://www.lemonde.fr/vous/article/2014/01/15/la-france-pays-ou-il-fait-bien-manger_4348621_3238.html
6. La Cité du Design, inaugurée en 2009 sur l'ancien site de la Manufacture d'armes de Saint-Étienne, a d'abord comme mission de sensibiliser tous les publics au design. Elle s'inscrit dans un projet de reconversion et de développement économique d'un territoire de tradition industrielle et associe un établissement d'enseignement supérieur artistique à un équipement consacré au design.
7. https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2018/06/07/le-gaspillage-alimentaire-en-france-en-chiffres_5311079_4355770.html
8. La désignation *open source* ou *code source ouvert* s'applique aux logiciels (et s'étend maintenant aux œuvres de l'esprit) dont la licence respecte des critères précisément établis par l'Open Source Initiative, c'est-à-dire les possibilités de libre redistribution, d'accès au code source et de création de travaux dérivés. Mis à la disposition du grand public, ce code source est généralement le résultat d'une collaboration entre programmeurs.
9. *Junk food* ou malbouffe en français désigne une nourriture considérée comme mauvaise, tant d'un point de vue diététique que sanitaire.
10. La traduction française de *Now no Waste* est : « Maintenant, plus de gaspillage ».
11. Le Zéro Déchet est une démarche visant à réduire au maximum notre production de déchets. Il s'agit bien de revoir son mode de consommation afin de produire moins de déchets à la source, et non pas simplement de mieux intégrer le recyclage dans nos modes de vie.
12. Les *tiers-lieux*, appelés aussi *espaces de travail partagés et collaboratifs,* désignent des lieux de travail où la créativité peut naître entre différents acteurs, où la flexibilité répond aux difficultés économiques du champ entrepreneurial. Ils permettent aussi aux personnes de trouver une solution alternative au fonctionnement traditionnel, de croiser des mondes qui ne se seraient pas rencontrés par ailleurs, de favoriser des échanges grâce aux animations et événements mis en place.
13. Code général des impôts - Article 238 bis.
14. https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/05/31/bruno-latour-l-apocalypse-c-est-enthousiasmant_5469678_3232.html
15. Bruno Latour, *Jubiler*, La découverte, 2013.
16. Gilles Hériard Dubreuil, *De quelles agricultures les hommes ont-ils besoin ?*, Les Éditions du Bien Commun, 2019.

LEPOTIRON.FR : PARTAGER LA PRODUCTION DE SON POTAGER

Luc Page
est créateur et référenceur de sites Internet près de Rennes. En parallèle de son métier, de sa vie de famille et de ses nombreuses passions, il développe LePotiron.fr, un réseau de troc de légumes et de fruits de saison entre voisins.

DU COMMUN MATÉRIEL ET IMMATÉRIEL

LePotiron.fr est une plateforme en ligne qui met en relation jardiniers – amateurs et professionnels – et consommateurs. Le site géolocalise les *poticulteurs* près de chez soi pour troquer, donner, acheter ou vendre les surplus de récoltes. Cet échange matériel est un premier pas, mais au-delà de la lutte contre le gaspillage, ma volonté première, ce pourquoi j'ai toujours travaillé, c'est de créer du lien et d'aller à la rencontre des autres. La plateforme est en plein essor depuis sa réouverture en mars 2017 et le taux de fréquentation comme le nombre de *poticulteurs* ne cessent d'augmenter. LePotiron.fr a fait un long chemin avant d'être ce qu'il est aujourd'hui et la route est encore longue !

DE LA MUSIQUE À INTERNET

Aujourd'hui, je suis créateur de site Web mais je n'ai pas toujours exercé ce métier. J'ai d'abord vécu de l'une de mes passions : la musique. Guitariste, j'ai fait un album avec mon groupe, accompagné une chanteuse, fait des spectacles avec un conteur, animé des concerts pour enfants hospitalisés… La vie de musicien, c'est super, mais pour fonder une famille, c'est compliqué. Or, au bout de dix années de cette vie de bohème, j'avais 35 ans et l'envie grandissante de fonder un foyer. C'est un désir qui me semble très naturel, très humain : on a besoin des autres, de donner et de recevoir de l'amour, de transmettre… On sème, ça pousse, ça fane, ça meurt, ça repousse, on replante : le cycle de la terre est une belle illustration de ce qu'est la vie !

On sème, ça pousse, ça fane, ça meurt, ça repousse, on replante : le cycle de la terre est une belle illustration de ce qu'est la vie !

J'ai donc fondé une famille et me suis orienté vers le secteur de la création de site Internet. J'aime bien l'idée de changer de métier, d'être stimulé, d'apprendre toujours quelque chose de nouveau. Dans mes différentes expériences, professionnelles ou non, j'ai quasiment tout appris par moi-même, en observant, expérimentant et échangeant avec des personnes plus expertes. Pour ce nouveau métier en informatique, j'ai commencé à travailler de chez moi, en *free-lance*, avec ma femme et nos deux enfants. Ensemble, nous nous sommes enracinés au Rheu, près de Rennes. Partout où j'ai habité, j'ai bénéficié d'un potager ; rien ne me réjouit plus que de planter quelques graines et de voir surgir salades, courgettes, carottes à profusion ! Notre nouvelle maison ne pouvait pas faire exception : nous bénéficions de 50 mètres carrés de terre à faire fructifier. Et, rapidement, nous avons eu du surplus et personne avec qui partager ce trop-plein de fruits et légumes : nous ne connaissions pas encore nos nouveaux voisins. C'est au même moment que j'ai entendu parler du site LePotiron.fr et que j'ai eu un déclic.

C'est l'un de mes amis qui m'a fait découvrir la plateforme en 2016. Elle n'était plus fonctionnelle depuis quelques années, abandonnée suite à un piratage. Cette première version du site avait été co-créée par Raphaël Bravi, Corentin Beauquin et Antoine Porte en 2009, à l'occasion de la première édition française du *Startup Weekend*[1] à Paris, un événement qui valorise des projets nés et développés le week-end même. Faciliter le partage des récoltes maraîchères entre particuliers avait beau être une idée excellente, le projet ne s'était pas développé comme prévu pour cause de difficultés techniques, manque de moyens humains, internautes moins aguerris que ceux d'aujourd'hui… Je me suis alors dit : *et si je reprenais le projet ?*

UN PRÉTEXTE À LA RENCONTRE

LePotiron.fr, à ce moment de ma vie, était exactement ce dont j'avais besoin. J'avais été intermittent du spectacle, un métier basé sur l'humain et le social ; je fais partie d'une association de quartier qui permet de se connaître entre voisins et de créer des relations qui peuvent mener à des amitiés profondes ou des projets communs. Bref, je suis quelqu'un de sociable qui aime aller à la rencontre des autres. Or, sur Internet, cet aspect relationnel me manquait fortement. LePotiron.fr a d'abord été un prétexte à la rencontre en dehors du travail, un bon moyen de retrouver le contact humain, faire de nouvelles connaissances, chose que j'avais perdue dans mon quotidien. Le but, c'est qu'à travers la vente ou le troc, les gens se rencontrent dans la vraie vie, se parlent, s'échangent des savoirs, renouent un tissu social. Ce n'est pas un simple outil froid et désincarné : LePotiron.fr crée du lien entre les hommes.

J'avais aussi besoin de me rapprocher de la nature. Ce contact à la terre est très important selon moi. Les légumes, les fruits, les fleurs… tout cela ne pousse pas dans le béton ni le bitume ! Je vois de nombreux étudiants qui vivent dans des cités sans arbres et rêvent de pouvoir se rapprocher de la terre, de l'origine de la vie. Il faut ré-intérioriser la notion de respect de notre environnement, indispensable à l'homme. Sans campagne, nous ne serions pas là.

UNE EMPREINTE POSITIVE

Alors, j'ai pris en compte ces envies, mes compétences et mes passions et je me suis lancé dans l'aventure ! Grâce à mes connaissances en Web, j'ai modernisé le site. Les fondateurs m'avaient laissé carte blanche, du moment que la philosophie du site était respectée. Un an plus tard, en mars 2017, LePotiron.fr était à nouveau en ligne, à un moment où les questions environnementales étaient davantage dans l'air du temps. Parfait *timing* vu ce que permet LePotiron.fr : avoir une empreinte écologique positive (pas de long transport de denrées), lutter contre le gaspillage alimentaire et encourager la plantation grâce

à la transmission de ressources et de savoirs locaux. Le site a également un rôle économique via le troc ou la vente de ces fruits et légumes frais, de saison, de bonne qualité gustative et nutritionnelle. Dans le commerce en grande surface, nous trouvons beaucoup de fruits et légumes hors-saison, aux provenances lointaines et nébuleuses, qui manquent cruellement de goût. LePotiron.fr est donc une excellente alternative : il est facile de connaître les producteurs – et les conditions de production – de ce qui atterrit dans votre assiette !

UN POTAGER DE 1 250 JARDINS EN FRANCE

LePotiron.fr s'est fait rapidement connaître par le bouche-à-oreille et les médias se sont emparés du phénomène, donnant encore plus de visibilité au site. Aujourd'hui, LePotiron.fr propose une large palette de produits, allant des fruits et légumes de saison aux graines, fleurs, boutures et autres aromates. On y trouve aussi divers produits de confection artisanale : confitures, miel, fromage… LePotiron.fr est une communauté de passionnés qui partage volontiers conseils, savoir-faire et secrets de jardinage ou de cuisine. Le site comptabilise actuellement plus de 1 250 jardins et près de 3 600 adhérents dans toute la France et compte s'élargir aux départements d'outre-mer et à d'autres pays francophones, dont certains, comme la Belgique, comptent déjà quelques jardins.

À travers LePotiron.fr, j'essaye de contribuer au *mieux vivre ensemble* par la rencontre et le partage. Parfois, à défaut de troquer mes surplus, il m'arrive tout simplement de *troquer la vie* avec les *poticulteurs* que j'accueille dans mon potager : nous nous racontons nos diverses expériences de jardinage. À chacune de ces rencontres, je ressors plus riche, plus profond. La communauté de *poticulteurs* est très diversifiée avec des gens de tout horizon : jardiniers aux 400 mètres carrés de potager, étudiants qui veulent mieux manger à moindre coût… J'ai même rencontré une passionnée d'aromathérapie qui fabrique elle-même ses baumes et tisanes à base d'ingrédients naturels. Le petit balcon de son appartement à Rennes ne lui permet pas d'avoir son propre potager. Elle a repéré via LePotiron.fr qu'il y avait des aromates à disposition dans mon potager (sauge, origan, romarin…) et vient maintenant régulièrement pour récupérer ce dont elle a besoin, à notre grande joie !

TROUVER SON ÉQUILIBRE

Malgré ces résultats enthousiasmants, le site étant gratuit et à but non lucratif, il ne génère pour l'instant aucun revenu. Or, sa maintenance et son déploiement exige du temps. Cela implique d'imposer quelques contraintes aux adhérents : un système d'abonnement annuel pour les vendeurs, par exemple, devrait être mis en place prochainement. J'aimerais aussi trouver des partenaires cohérents pour le financement du site. J'ai été en

contact avec un semencier français qui avait entendu parler de la plateforme à travers les médias. La collaboration était censée aller au-delà d'un simple contrat publicitaire ; ce devait être une réelle valorisation d'un état d'esprit. J'étais partant ; malheureusement, le semencier n'a finalement pas obtenu le budget nécessaire pour faire vivre cette aventure. C'est une piste que j'aimerai vraiment creuser : trouver quelques sociétés avec lesquelles être sur la même longueur d'onde pour que la collaboration profite à chacun et aux *poticulteurs*.

Cela fait trois ans que le site bénéficie de l'aide de stagiaires : ce sont des personnes en reconversion qui se forment aux métiers du Web et qui viennent chez moi pour la durée de leur stage. J'ai ainsi rencontré un mécanicien, qui, dix ans après avoir vécu de son premier métier, s'est découvert une réelle vocation dans le Net. Le dernier stagiaire que j'ai eu étudiait le cinéma à la faculté mais s'intéressait aussi au développement Web. Pendant son stage, il s'est révélé très doué ; je vais donc très probablement le prendre pour un contrat en alternance. À l'inverse, j'en ai accueilli qui n'étaient pas particulièrement efficaces. Je pense à l'un d'entre eux, notamment ; j'ai

Il faut ré-intérioriser la notion de respect de notre environnement, indispensable à l'homme. Sans campagne, nous ne serions pas là.

alerté son formateur qui m'a confié que cette personne était dans une situation de vie précaire, mais que, grâce au stage qu'il faisait chez moi, il se découvrait une nouvelle passion : « *Dis-toi que t'es en train de lui sauver la vie.* » Ces mots ont donné un nouveau sens à ce que je faisais et j'ai accompagné avec d'autant plus d'attention cette personne pour qu'elle trouve sa voie.

UNE SOURCE D'INSPIRATIONS MULTIPLES

Depuis que j'ai repris le site, on me raconte de jolies histoires, ce qui me motive chaque jour un peu plus pour donner de mon temps et de mon énergie. Il y a celle d'un *poticulteur*, arrivé récemment en région parisienne, qui offre d'entretenir gratuitement le potager de ses voisins pour le plaisir de mettre les mains dans la terre. Il y a celle d'une *poticultrice* cannaise qui propose de transformer les récoltes de ses voisins en confitures, conserves, soupes et autres petits plats délicieux. Et celle d'un directeur de centre de loisirs qui invite un *poticulteur* à initier les enfants au jardinage… Je constate de plus en plus que les usagers de LePotiron.fr s'approprient ingénieusement le principe d'échange de la plateforme, c'est très encourageant.

Chacun d'entre nous a dans ses mains la possibilité de dynamiser son territoire, en créant des occasions d'échanges, de troc, de service. Pour moi, même si c'est parfois chronophage et énergivore, reprendre et dynamiser ce site tenait de l'évidence : je cumulais les passions et les expertises nécessaires à la bonne évolution du projet. Et ça a été mis sur ma route au moment où j'étais en mesure de l'absorber dans mon quotidien, pour mon bien, évidemment, mais aussi pour tous ceux, nombreux, qui étaient dans la même situation que moi.
Et vous ? Savez-vous dire *oui* à ce que la vie place sur votre chemin et qui bénéficie au plus grand nombre ?

POUR EN SAVOIR PLUS

Vous souhaitez vous aussi faire profiter à vos voisins du trop-plein de tomates de votre jardin et de vos précieux savoir-faire en horticulture ? Pour cela, il vous suffit de vous inscrire sur le site www.lepotiron.fr. Vous pourrez mettre en ligne ce dont vous disposez et en informer vos voisins. Si vous êtes simplement utilisateur, créez un compte également ; contactez directement le *poticulteur* via la messagerie interne disponible sur chaque jardin. Il est également possible (sans jardin) de s'abonner aux jardins proches de chez soi ou qui vous intéressent, afin de recevoir une notification quand celui-ci a un surplus à partager. Une première version d'application pour la messagerie est en cours de développement, le reste des fonctionnalités suivra probablement.
Découvrez également le blog www.lepotiblog.com qui propose retours d'expérience et astuces autour du jardinage biologique !

1. Le *Startup Weekend* est un événement entrepreneurial dont le but est de rassembler différents acteurs (développeurs, chefs d'entreprise, graphistes, etc.) pour suggérer des idées de nouvelles entreprises, former des équipes autour de ces idées, et de développer un prototype de démonstration de celles-ci (ou une présentation), à la fin des 54 heures. En décembre 2016, le *Startup Weekend* était présent dans 135 pays, impliquant plus de 210 000 entrepreneurs.

ENTOURAGE : UN RÉSEAU SOCIAL POUR VOISINS AVEC OU SANS TOIT

Jean-Marc Potdevin
est manageur de transition, business angel, *entrepreneur social et fondateur du réseau Entourage. Il est notamment l'auteur de* Humains dans la rue, histoires d'amitiés avec ou sans abri, *paru aux éditions Première Partie, en octobre 2018.*

DES RACINES ET DES AILES

Je suis un gars du Nord. Les trente-deux ancêtres de mon arbre généalogique sont issus du Nord. Je suis né à Roubaix – qui doit être aujourd'hui l'une des villes les plus pauvres de France –, j'ai grandi à Tourcoing – où j'ai rencontré ma femme, à 14 ans – et j'ai fait mes études à Lille.

Je suis parti du Nord à 22 ans. J'ai vécu à Paris, aux États-Unis… Je me suis mis à faire partie de cette classe des *anywhere*[1] : ces personnes qui voyagent à l'international, pouvant s'installer n'importe où, sans attache apparente, que l'on oppose aux hommes qui viennent de *somewhere*, de quelque part. J'habite depuis vingt ans à Grenoble, où je tâche de me réenraciner.

C'EST LA TECH QUE JE PRÉFÈRE

Il se trouve que, dès mon plus jeune âge, j'ai un esprit scientifique et suis plutôt bon en mathématiques, sans trop travailler. Assez naturellement, à l'heure du choix des études, je souhaite faire une école d'ingénieur. Je présente un seul concours – que j'ai en sortant du baccalauréat – celui de la Catho[2] pour intégrer l'Institut Supérieur de l'Électronique et du Numérique (ISEN), qui compte parmi les grandes écoles d'ingénieurs françaises en hautes technologies. Une période de ma vie que j'ai beaucoup aimée !

Mon diplôme en poche, je suis embauché chez Schlumberger[3] où je conçois des appareils de lutte anti-terroriste pour les aéroports. L'objectif est de détecter les bombes dans les bagages.

Je me laisse attraper par cette fabuleuse course au succès qui me donne l'impression que mon travail et ma performance sont la clef du bonheur.

Au bout de trois ans, je pars aux États-Unis (US) dans le cadre d'un programme de recherche. Il s'agit cette fois – dans le contexte de la première guerre du Golfe[4] – de développer des systèmes de détection d'explosif, toujours pour lutter contre le terrorisme.
En 1991, le Web[5] est inventé alors que je travaille dans un laboratoire aux US. Je comprends immédiatement qu'il va révolutionner l'usage d'Internet, qui est déjà utilisé par les universitaires et quelques entreprises. L'un de mes amis quitte Schlumberger et investit dans une technologie développée par l'Institut national de recherche en informatique et en automatique (INRIA)[6] à Grenoble. Pierre Chappaz est placé en tête de la structure. Kelkoo[7], comparateur de prix, est né. Mais la technologie ne fonctionne pas comme prévu. Je suis alors appelé à l'aide et c'est ainsi qu'en l'an 2000, je quitte Schlumberger et deviens *Chief Technical Officer*[8] (CTO) de Kelkoo.
Chaque année, la petite équipe de Kelkoo se rend aux US pour voir les grands de l'Internet. C'est comme cela que Yahoo! US prend conscience que nos accomplissements en quatre années de labeur dépassent ceux de sa propre équipe Europe, sur la même période. Et voilà qu'en mars 2004, Yahoo Inc. rachète Kelkoo pour 485 millions d'euros et met l'équipe de Kelkoo à la tête de Yahoo Europe ! Je me laisse attraper par cette fabuleuse

course au succès qui me donne l'impression que mon travail et ma performance sont la clef du bonheur.

POUR FÊTER ÇA...

Pour fêter ce rachat, quasiment un an après nos diverses prises de fonction, l'ancienne équipe de Kelkoo part à la conquête du Kilimandjaro. Or, non loin du sommet, par une nuit de moins 15 degrés, je fais un œdème pulmonaire d'altitude[9] qui est létal si la personne qui en souffre n'est pas prise en charge rapidement. Je passe une nuit blanche, de l'eau plein les poumons, imaginant que je vais mourir noyé à chaque inspiration. Pire : le lendemain, le guide me laisse le choix de continuer l'escalade. Je me dis que si l'option est ouverte, c'est que mes difficultés respiratoires ne sont peut-être pas si graves. Et j'enchaîne sur la montée. Ensemble, on passe, nuit suivante incluse, de 4000 à 6000 mètres. En redescendant, tout le monde retrouve son souffle. Sauf moi…. Cela me vaut une belle notoriété en France, lors de mon hospitalisation : le personnel soignant, qu'il soit ou non en charge de mon cas, vient regarder le visage de celui qu'il n'aurait jamais dû voir en vie ! Ça n'était pas mon heure…

BIFURQUER

Étrange coïncidence : au moment où je suis hospitalisé à Grenoble pour cause d'œdème pulmonaire, mon père l'est à Tourcoing pour un cancer du poumon. Il meurt trois mois plus tard, à 65 ans.
Trop d'événements, trop rapidement. Je suis fortement bousculé. On est en 2005, j'ai 40 ans. La mort de mon père renforce le vertige qui m'a saisi à l'idée

de ma propre mort. De fait, dans le cadre magnifique des sommets tanzaniens, pensant que ma dernière heure était arrivée, avoir mis mon insolente réussite professionnelle face à la question intime et radicale : « Qu'ai-je fait de ma vie ? » était étourdissant… Mon parcours entier est labouré de pied en cap : ai-je effectivement *accompli* quelque chose ? Une remise en question existentielle s'impose et me fait perdre mes repères.

J'ouvre ici une parenthèse : depuis cette première confrontation brutale à la potentielle fin de mon existence, je n'hésite plus à l'intégrer à ma méditation quotidienne de temps à autre : « Si je dois mourir ce soir, quelle doit être l'orientation de ma journée ? »… Avec cette méthode, ce qui est essentiel se révèle assez vite !

Par cette secousse vitale, je prends conscience de la vacuité de ma vie, de son manque de sens. Je suis possédé par ce que je possède. Pourquoi travailler autant si c'est pour avoir le sentiment de n'avoir rien fait d'important quand tout doit s'arrêter définitivement ?

Alors, six mois après mon accident, pensant que cette crise de la quarantaine est liée au « bruit » de mon activité professionnelle – jusqu'alors, mon agenda était rempli par deux assistants de direction, à Londres et à Grenoble et mes journées étaient pleines de 8 heures du matin à 8 heures du soir – je démissionne de tous mes mandats. Impression que cette vie de hamster dans sa roue m'interdit toute pause et me projette à la surface de moi-même, sans possibilité de vie intérieure. Je crois avoir trouvé la source de tous mes maux : l'activisme.

Alors, j'allège et répartis différemment mon agenda. Je deviens *business angel* pendant deux ans. Ce qui ne change rien : je continue à ne pas trouver ma place, à interroger le sens de cette vie sans discerner de réponse… Ma femme voit bien que je ne suis pas au top. Elle est inquiète et se sent impuissante.

Il faut que je me dépouille plus encore, que je quitte tout : engagements personnels et professionnels, famille et toit. Il faut que je m'exile sur les chemins de Saint-Jacques et que j'use mes semelles sur 1 800 kilomètres pendant plus de deux mois pour me reconnecter au sens de mon existence et aux envies profondes qui m'habitent. Sur le *Camino*, je vis une expérience mystique qui me bouleverse : une conversion spirituelle[10]. De retour à la maison, je mets quatre ans à comprendre ce que je viens de vivre, en lisant, priant, me faisant accompagner. Au terme de ce discernement, la conclusion que j'en tire est la suivante : je suis ingénieur, je sais créer des choses innovantes et diriger des équipes ; il est donc cohérent de retourner aider une start'up, pour faire des choses innovantes et diriger des équipes, mais en trouvant un sens profond et en y apportant une façon de faire plus humaine et

Pensant que ma dernière heure est arrivée, mettre mon insolente réussite professionnelle face à la question intime et radicale « qu'ai-je fait de ma vie ? » est étourdissant…

bienveillante. J'accepte un poste de chef des opérations chez Viadeo[11] – un réseau social professionnel – à Paris.

UNE HISTOIRE DE RENCONTRES

C'est donc à Paris, en me rendant au bureau tous les matins, que je passe à côté de personnes sans domicile fixe (SDF). Chaque jour, je vois les mêmes personnes. Parfois, je croise leurs regards. Et un jour, je m'arrête. Je ne saurais pas dire pourquoi précisément… Le fait de se regarder et de se sourire régulièrement ? Il est vrai qu'à partir du moment où je regarde une personne, je ne peux plus faire comme si elle n'existait pas… Et on se met à discuter. Des discussions toutes simples sur la météo du jour, le dernier match de foot, l'actu politique, saupoudrées de quelques blagues…

Au début, c'est très léger. Je prends du plaisir à parler avec eux. Paradoxalement, ils m'apportent de la joie et des bons moments. C'est une relation qui n'est pas orientée dans l'aide, dans le fait de combler un besoin.

Pendant deux ans, j'écoute ce qu'ils ont à dire ; des choses qui me bousculent, qui laissaient transparaître une grande détresse, mais pas celle à laquelle je

m'attendais (le froid, la pauvreté…). L'un d'entre eux me confie qu'il voit passer trois mille personnes chaque jour et que seulement deux d'entre elles lui disent bonjour. Un autre me dit : « La solitude, ça tue ! » et puis : « J'ai l'impression d'être un sac poubelle sur le bord du trottoir. » Je me rends compte que ces personnes ont besoin avant tout d'être considérées, regardées, de refaire partie de l'humanité. Or, cette souffrance liée à l'isolement relationnel, que l'on provoque par notre indifférence, on peut la régler ! Si cinq cent mille personnes changent de comportement vis-à-vis de ces SDF, on règle ce problème d'isolement.

TILT

En parallèle de ces rencontres, je propose à Viadeo de développer un réseau social professionnel sur téléphone portable. Quelque chose de nouveau pouvant être utile à tout professionnel qui rencontre de multiples personnes tout au long de la journée. La direction de Viadeo ne suit finalement pas le projet. Mais la rencontre des personnes de la rue couplée à cette réflexion sur un réseau adapté au téléphone mobile fait germer une idée : créer une application mobile pour accompagner les voisins *avec toit* dans cette relation avec les voisins *sans toit* dans leur quartier.

Je prends alors conscience que les sans-abri n'ont pas été touchés par la révolution numérique : ils sont restés au bord de la route, oubliés, pendant que le numérique transformait nos modes de consommation, de paiement, d'accès au transport… Est-il bien juste de ne pas se servir de ces innovations numériques pour un vrai progrès social ?

Voilà comment, à 50 ans, je crée Entourage, ce réseau destiné à tisser des liens entre les personnes sans-abri et les riverains.

COMMENT ÇA FONCTIONNE ?

Aujourd'hui, deux SDF sur trois possèdent un smartphone. Sur les soixante

mille utilisateurs d'Entourage à Paris et Lyon (en démarrage à Lille, Rennes et Grenoble), 20 % des utilisateurs actifs sont des personnes sans-abri. Mais même si ces derniers ne sont pas équipés, il est tout à fait possible de les inclure dans le réseau.

Quelques exemples d'usage : avec l'application Entourage, je peux poser une question en demandant si, dans le quartier, quelqu'un parle le hongrois pour aider Laslo à apprendre des rudiments de français. Ou s'il y a un avocat susceptible d'aider Yousseff avec ses démarches administratives. Ou si quelqu'un peut donner une paire de chaussure en taille 44 à un ami de la rue qui en a besoin. À l'inverse, les personnes de la rue peuvent demander un chargeur de téléphone portable, trouver un lieu où bénéficier d'un repas trois étoiles des plus chaleureux ou une exposition sur le développement durable où ils sont espérés et accueillis.

Dernièrement, l'association a lancé un guide *Simple comme Bonjour*[12], qui propose des vidéos-conseils pour entrer en contact avec les démunis, sans les brusquer. Ces interviews croisées avec des personnes de la rue et des professionnels du secteur s'attaquent avec humour à de nombreux préjugés.

Voilà donc une technologie positive, simple, qui redonne un réseau à ceux qui n'en ont plus.

UNE BELLE HISTOIRE, PARMI TANT D'AUTRES

Tous les jours, on a de magnifiques exemples de ce que permet Entourage. Prenons l'histoire de Mika qui est resté trois ans à la rue, jusqu'en 2017. « Je me suis trouvé dehors à cause de problèmes familiaux avec mes parents. J'ai quitté ma ville natale et je suis venu à Paris pour qu'ils ne puissent plus me retrouver », confie-t-il. De son histoire, on n'en saura pas davantage. Sur sa vie à la rue, il se livre un peu plus. Au détour d'une phrase, on apprend qu'il

dormait souvent sous une tente, qu'il s'installait à côté d'un commissariat ou de caméras de surveillance pour ne pas se faire agresser. Il a tout de même subi de nombreuses violences et renoncé à faire la manche face à l'indifférence des passants. « J'en avais marre qu'on me voit avec la casquette SDF ! On est des personnes même si on n'a pas d'abri. Peu de riverains venaient me parler. » Après un an à traîner dans les rues et les foyers parisiens, Mika découvre l'association Entourage : « C'est un peu comme une grande famille, on peut toujours appeler quelqu'un quand on a un problème. On se sent moins seul. » Cela ne le sort pas immédiatement de la rue mais lui apporte un lieu où il se sent en sécurité. « Des personnes ont compté pour moi quand j'étais dehors. Il y a par exemple Jean-Baptiste que j'ai rencontré grâce à Entourage. J'avais mis une action sur l'application car mon matelas pneumatique avait crevé et j'avais besoin d'aide pour en racheter un. Jean-Baptiste est venu me parler, on est allés ensemble acheter un nouveau matelas, une pompe et même un duvet ! Depuis, on se donne souvent des nouvelles. Bénédicte, elle, a été comme une maman pour moi. Elle m'a poussé à avancer dans mes démarches pour sortir de la rue. Je me sentais soutenu, ça m'a beaucoup aidé. Elle m'a aussi fait confiance en me logeant chez elle, en me donnant ses clés, en me faisant me sentir chez moi. » Petit à petit, Mika a reconstruit sa vie. Il a obtenu un logement : « C'est la première fois que j'ai un logement rien que pour moi, ça fait tout drôle d'être indépendant ! » et un emploi dans la branche nettoyage d'une grande entreprise d'État. Et aujourd'hui, il fait partie du comité de la rue d'Entourage. Avec d'autres sans-abri ou anciens sans-abri, il donne son avis sur toutes les actions envisagées par l'association… Voilà ce à quoi chacun de nous peut participer en entrant en relation avec une personne sans toit.

VERS UNE SOCIÉTÉ DE BIEN COMMUN

Depuis trois ans, on développe des solutions, des vidéos, du contenu pédagogique, une application mobile, des rencontres, etc. Notre mot d'ordre :

vos mots ont de la valeur et valent parfois plus que quelques pièces, un sandwich ou une couverture. Autrement dit, le message que l'on porte au grand public est de rentrer dans la relation, de créer un lien parce que l'isolement est une grande souffrance des personnes qui vivent dans la rue. Cette souffrance fait partie du cercle vicieux incluant le dénuement matériel, économique et les problèmes de de santé. La richesse relationnelle, nous pouvons tous l'offrir ! Si on recapitalise ces personnes d'un réseau humain, on règle cette souffrance de se sentir invisible et on peut aussi générer des opportunités : trouver un job…

Cette intuition du départ est juste. Mais je suis en train de comprendre aujourd'hui qu'il y a quelque chose de beaucoup plus profond, presque systémique, qui touche à la cause de leur arrivée dans la rue.

Quand on regarde pourquoi untel ou untel est sans domicile fixe, on remarque qu'il y a autant de raisons que de personnes. Il n'y a pas un schéma type. En revanche, on trouve au moins deux constantes : c'est toujours multifactoriel (une compilation de problèmes différents : santé, job, addiction, etc.) et il y a toujours une rupture relationnelle forte, ancienne, intime, très souvent au sein même des familles ou de la structure censée protéger la personne. Ainsi, 34 % des personnes qui sortent de l'aide sociale à l'enfance deviennent SDF. Enfants, ils ont été placés dans des familles d'accueil ou des foyers, lesquels sont parfois extrêmement violents. Le premier fournisseur de sans-abri en France, c'est… l'État ! Blessures d'abandon, de trahison, viols… Autre exemple : ces dernières années, il y a une explosion du nombre de femmes avec enfant à la rue. En 2012, l'Insee dénombrait trente mille enfants à la rue[13]. Ce chiffre croît exponentiellement. Les causes ? Violences conjugales, familles éclatées, absence de famille, divorces cauchemardesques…

Le message que l'on porte au grand public est de rentrer dans la relation, de créer un lien parce que l'isolement est une grande souffrance des personnes qui vivent dans la rue.

Bref, une destruction de la personne dans l'intime de sa relation aux autres. Or, si je suis abîmé dans ma relation aux autres par des proches qui sont censés m'aimer et me protéger, je n'ai plus confiance en l'autre et je n'ai plus confiance en moi. L'autre va forcément me trahir et m'abandonner ; il est un danger pour moi. Et si l'autre est comme ça, je ne peux pas lui faire confiance et je ne peux pas me faire confiance à moi-même non plus.

Une des racines du problème de cette grande exclusion est à chercher dans cette blessure. En créant un lien durable, fidèle, bienveillant avec ces personnes, on devient à même de restaurer une partie de cette confiance à l'autre et à elles-mêmes. Pour l'avoir vu, je sais que c'est une solution pour aider ces personnes de la rue à s'en sor-

tir concrètement. Entourage a été créé avec des gens qui ont longtemps vécu dans la rue. Ils sont dans le *Comité de la rue*, qui est le cœur de notre association ; c'est là où on prend toutes nos décisions. Ces personnes ne sont pas les bénéficiaires du projet mais elles nous aident à le construire. Le simple fait d'être utiles, d'appartenir à un réseau les a transformés, les a poussés à prendre soin d'eux, à s'habiller mieux, à sortir de la rue, à trouver du boulot, comme ce qu'a vécu Mika.

Comment « fermer le robinet » ? Comment faire en sorte qu'il y ait moins de personnes blessées dès l'origine de leur vie ? Je n'en sais rien. Je ne suis pas spécialiste de l'aide à l'enfance ou de l'accompagnement des familles. Je ne peux que constater les dégâts de l'individualisme intégral. Et agir, à ma hauteur, avec l'application Entourage, notamment. Mais il est évident qu'il faut faire quelque chose en amont. Et cela passe par le fait de transformer notre vision de l'homme. On vit dans un monde qui véhicule une relation purement transactionnelle entre les individus isolés et l'État providence qui fournit les services nécessaires pour combler leur isolement. Manifestement, ça n'est pas ce qui fait le bonheur de l'homme ! Il faut transformer radicalement le rapport que nous avons entre nous, en recréant un tissu social composé de corps intermédiaires, de cercles humains, du type familles, corporations, etc.

À l'instar de la problématique environnementale, ce problème de la grande pauvreté concerne tout le monde. Tout est lié. On a mis quarante ans à comprendre qu'il y avait un problème écologique et que chacun devait agir. Aujourd'hui, vous n'entendrez personne vous dire que c'est au gouvernement de régler tous les problèmes écologiques. Tout le monde comprend que chacun doit changer son mode de vie : sa façon de se déplacer, de se nourrir, de mettre la climatisation… Je suis une partie du problème et je suis donc une partie de la solution. Pour la grande pauvreté et l'exclusion, c'est pareil. Sauf qu'on ne l'a pas encore compris collectivement.

Si on ne change pas personnellement notre regard, notre relation à l'autre, notre agir, on ne règlera pas ce problème de la pauvreté.

Allez, arrêtez de lire votre livre et passez à l'action ! On pense qu'on va aider quelqu'un et puis, finalement, on en sort transformé soi-même. Grâce à ces personnes, je grandis, je vois le monde différemment, je suis moins dans le jugement, j'ai beaucoup de joie. Faites-en l'expérience vous aussi ! Tentez cette rencontre, en acceptant l'échec – ça arrive parfois, comme dans toute relation humaine – et en vous débarrassant de l'idée que vous allez aider quelqu'un. Vous allez rencontrer une personne.

Et rejoignez le réseau Entourage pour avoir des conseils, vivre des événements conviviaux et oser franchir le cap d'une rencontre de personne à personne. À bientôt, donc !

1. En référence au livre *The Road to Somewhere: The Populist Revolt and the Future of Politics* de David Goodhart, 2017.
2. www.univ-catholille.fr
3. Schlumberger Limited est une entreprise multinationale de services et équipements pétroliers.
4. La guerre du Golfe est un conflit qui oppose, du 2 août 1990 au 28 février 1991, l'Irak à une coalition de 35 États, dirigée par les États-Unis à la suite de l'invasion et l'annexion du Koweït par l'Irak.
5. Le World Wide Web (WWW), communément appelé le Web, et parfois la Toile, est un système hypertexte public fonctionnant sur Internet. Le Web permet de consulter, avec un navigateur, des pages accessibles sur des sites.
6. https://www.inria.fr
7. https://www.kelkoo.fr
8. Le *Chief Technical Officer* ou directeur des nouvelles technologies est en charge de l'innovation technique et du déploiement de technologies adaptées au développement et à l'efficacité des activités d'une entreprise.
9. L'œdème pulmonaire est dû à la raréfaction de l'oxygène en altitude. Ce phénomène modifie l'équilibre du sang et entraîne l'accumulation de liquide dans les poumons. Lorsque la montée est trop rapide, l'organisme peine à s'adapter. Se manifestant par une toux et un essoufflement de plus en plus intense (dyspnée), l'œdème peut être fatal si la personne n'est pas redescendue rapidement vers la plaine.
10. Jean-Marc Podevin, *Les mots ne peuvent dire ce que j'ai vu*, Éditions de l'Emmanuel, 2018.
11. https://fr.viadeo.com/fr
12. http://www.simplecommebonjour.org
13. https://www.insee.fr/fr/statistiques/1281324

L'ÉCOUTE, UNE SI PUISSANTE PETITE CHOSE

Valérie Boulanger
est spécialiste des questions liées à la maternité et à la grossesse. Après une expérience professionnelle de consultant et de sociologue, elle anime depuis dix ans la ligne éditoriale du site Internet SOS Bébé[1] et son service d'écoute. Elle assure la coordination, la formation et l'encadrement de l'équipe d'écoutants.

UN LONG CHEMIN…

Plusieurs événements ont marqué ce chemin qui a permis de concrétiser mon engagement dans l'écoute.

J'ai été interpellée très jeune par la question de l'avortement. Entraînée par une amie à quelques réunions du Mouvement pour la libération de l'avortement et de la contraception (MLAC) quand j'avais 17 ans, j'ai été choquée de voir comment les femmes étaient accueillies et guidées vers l'avortement. Beaucoup de jeunes femmes venaient confier leur détresse, leur panique et leurs peurs devant une grossesse imprévue. Leur désarroi m'a bouleversée. Il n'était ni écouté ni entendu : l'avortement était présenté automatiquement comme la seule issue, la *meilleure solution*. Ce qui m'a marquée dans ces réunions, c'est l'évidence que pour beaucoup, il ne s'agissait pas d'un choix mais d'une fatalité qu'elles vivaient sous la contrainte et avec beaucoup de souffrance et de culpabilité.

Je me suis promis de ne jamais oublier et de m'engager un jour pour que les femmes enceintes dans des situations difficiles puissent échapper à cette fatalité. Il fallait d'autres lieux où elles puissent se confier, protégées de l'idée d'un « avortement automatique » en cas de difficulté. Je savais aussi qu'il me fallait acquérir un peu d'expérience et de maturité pour m'y impliquer…

Par ailleurs, mon expérience personnelle de la maternité m'a mieux fait comprendre l'ambivalence de ces femmes. Cette expérience a été parfois difficile, marquée par plusieurs événements douloureux. Une succession de fausses couches et des grossesses dif-

ficiles m'ont appris la fragilité de la vie et sa valeur. Cette vie qui est là peut soudain s'arrêter… Combien cela peut faire mal et nous remettre en question ! J'ai souffert – nous avons souffert à deux, avec mon mari – d'une certaine incapacité à partager notre peine et notre détresse, malgré tout l'amour qui nous unissait. J'ai fait l'expérience de la part d'incommunicable qu'il y a dans la grossesse, dans ce qu'elle tisse au plus intime, dans la douleur de la perte et du deuil. Et du sentiment de solitude et de culpabilité qui en découle.

Cette expérience m'a rendue sensible à ce que peuvent ressentir les femmes et les hommes confrontés à une grossesse imprévue ou difficile, qui se passe mal, ou qui survient dans une situation qui conduit à la remettre en cause, voire à décider de « l'effacer », et à la trace que cela peut laisser, comme une blessure qui peine à guérir.

Exprimer les tensions, les pressions subies, permet de sortir des impasses et d'envisager d'autres issues que celle qui semblait s'imposer.

Enfin, plus tard, j'ai fait une rencontre ponctuelle qui a transformé ma vie. J'ai pu confier ces histoires de vie et de mort portées au plus profond de moi ; j'ai été libérée du poids de la tristesse que je portais toujours sans vraiment m'en rendre compte. L'écoute bienveillante dont j'ai bénéficié a été consolatrice. J'avais pu déposer mon fardeau de tristesse et de culpabilité de ne pas avoir été la maman protectrice que j'aurais dû et voulu être. J'éprouve toujours de la gratitude pour celui qui m'a écoutée, qui a accueilli mes paroles, *mes mots et mes maux*, sans me juger, sans chercher à expliquer ou analyser, ni à trouver des solutions, sans m'imposer de recettes… À travers tout ce que cette personne m'a apporté, notamment, j'ai découvert la puissance de l'écoute.

Tous ces événements – qui constituent *mon histoire (toujours inachevée) avec la vie* – ont contribué à m'orienter vers une activité d'écoute. J'avais alors 45 ans – un âge de maturité pour devenir écoutante bénévole ou professionnelle. Des échanges avec Tugdual Derville m'ont permis d'intégrer, d'abord comme volontaire, puis comme permanente, le service SOS Bébé. C'était alors un portail d'informations et de ressources pour les personnes ayant des questions sur la maternité ou étant confrontées à des épreuves liées à la grossesse. Avec toute une équipe, nous avons déployé le service d'écoute qui s'ébauchait, dans l'idée d'offrir aux femmes ainsi qu'aux hommes et aux couples, un espace de parole spécialisé.

Je pouvais enfin concrétiser ce désir de jeunesse et faire bénéficier SOS Bébé de ma propre expérience.

ÉCOUTER, TOUT UN ART

Deux principes de l'écoute de SOS Bébé : la gratuité et la confidentialité.

Je crois que la gratuité (qui n'exclut pas le professionnalisme) est une soif de notre temps. Elle permet aux femmes

et aux hommes de se sentir accueillis, de façon inconditionnelle, sans arrière-pensée. Elle suggère notre entière disponibilité de temps et de cœur. Elle les appelle à la confiance et les incite à leur tour à la disponibilité. Cet échange de bienveillance, voire de générosité, a un effet immédiat : il sort de la solitude, relie à l'humanité.

La confidentialité est, bien sûr, essentielle dès qu'il s'agit de vie intime. Ce qui se passe dans le cadre de l'écoute est unique. Personne d'autre que l'écoutant ne sera au courant.

Notre écoute est bienveillante et sans jugement (on dit « empathique »). Elle est centrée sur la personne, sa parole et ses émotions, et non pas sur sa situation. Elle lui permet de se confier, de dire ce que souvent elle n'a pu exprimer à personne et nulle part. Les personnes écoutées s'autorisent à dire ce qui peut leur faire honte, ce qui est tabou, et s'en libèrent. Partager ses

émotions, ses peurs, aide à les dépasser. Exprimer les tensions, les pressions subies, permet de sortir des impasses et d'envisager d'autres issues que celle qui semblait s'imposer. Souvent la panique ou l'angoisse empêchent d'y voir clair. Être écouté, c'est déposer un à un ses problèmes. Cela permet d'avoir une perception plus large et plus ouverte de la réalité.

C'est incroyable comme la parole libère, à condition d'être entendue et accueillie. C'est là toute la puissance de l'écoute.

L'élément clé d'une écoute respectueuse est la reformulation. Reformuler est un exercice difficile qui nécessite un apprentissage et un entraînement. Pour celui qui est écouté, entendre ses propos reformulés, ce n'est pas seulement se sentir (enfin) reconnu et compris dans sa peine ou ses problèmes, c'est se donner la chance de s'écouter soi-même : la personne qui s'est confiée se reconnaît dans l'écho donné à ses paroles, comme dans un miroir. Elle peut prendre du recul, se surprendre elle-même, ajuster sa pensée, réorienter son regard ; car ce reflet d'elle-même l'aide à clarifier son point de vue et à l'approfondir : se sentant comprise, elle est encouragée à s'exprimer, à aller plus loin, à sortir de certains enfermements ou de certaines impasses… Reformuler permet à l'écoutant d'éviter les pièges qui entravent l'écoute : le contresens, l'interprétation, la projection, la fuite, l'analyse, le jugement, la recherche trop rapide de « la » solution. Ce peut-être une ascèse précieuse pour renvoyer la personne à sa responsabilité, à sa dignité.

Écouter n'est ni simple ni facile. C'est une posture qui demande une vraie présence et une grande disponibilité intérieure. Qui demande aussi une bonne connaissance de soi-même pour se mettre de côté, sans se couper de ses émotions et être entièrement attentif à l'autre.

C'est pourquoi la formation initiale et permanente des écoutants est si importante, ainsi que leur supervision. Les écoutants de SOS Bébé y consacrent un temps conséquent. Cela fait partie de leur engagement. Autant chaque écoute est personnelle, autant elle s'inscrit dans un travail d'équipe, qui nous garde de la tentation de toute-puissance ou d'un excès de subjectivité.

LES FRUITS D'UNE ÉCOUTE RESPECTUEUSE

Après quinze ans d'expérience, je suis émerveillée de ce que l'écoute que nous offrons peut apporter aux personnes qui s'adressent à nous. Beaucoup nous partagent les chemins ouverts, les nouvelles perspectives envisagées, l'assurance et la confiance retrouvée.

Je pense à cette jeune fille qui s'est adressée à nous alors qu'elle venait de découvrir sa grossesse et qui ne voyait pas d'autre issue que d'avorter sans prévenir personne, sa famille ne pouvant que la rejeter. Au fil de l'écoute, elle a pu dire tout ce qui lui faisait peur, ce qui était infranchissable ; elle a pu aussi

exprimer combien cet enfant était précieux pour elle, combien elle se sentait déjà maman. Elle a puisé dans nos échanges une grande force pour, d'abord, garder pour elle son secret. Puis, pour se préparer à affronter sa famille et une éventuelle rupture. Elle s'est aussi préparée à l'annoncer à sa maman. Ce qu'elle a fait deux mois plus tard en lui confiant tout ce qu'elle ressentait, ses peurs d'être rejetée, sa joie d'être enceinte malgré les difficultés, et sa détermination à garder son bébé. La réaction de sa maman a d'abord été la colère, mais très vite elle lui a apporté son appui. Un an plus tard, cette jeune fille nous a écrit pour nous confier son bonheur d'être maman d'un petit garçon, nous dire combien son père, qui avait réagi très violemment et l'avait ignorée tout le temps de sa grossesse, était un grand-père heureux et gâteux de son petit-fils. Elle avait repris ses études et envisageait de se marier avec un jeune homme rencontré juste après la naissance de son fils et qui était comme un père pour lui.

Écouter n'est ni simple ni facile. C'est une posture qui demande une vraie présence et une grande disponibilité intérieure. Qui demande aussi une bonne connaissance de soi-même pour se mettre de côté, sans se couper de ses émotions et être entièrement attentif à l'autre.

Je pense aussi à cette autre jeune femme, paniquée d'être enceinte à 26 ans. Son copain depuis six ans était, lui, enchanté. Mais pour elle, c'était un tsunami : elle ne se sentait pas prête, elle n'avait pas l'âge… et n'éprouvait que du désespoir et un violent rejet pour ce bébé. Personne dans leur entourage d'amis n'était parent et, dans la rue, elle ne voyait que des femmes enceintes beaucoup plus âgées qu'elle. Être écoutée dans ce qui était si difficile, voire impossible pour elle, lui a permis d'apprivoiser cet imprévu qui venait bousculer sa vie et qui était si violent. Elle aussi nous a écrit quelques mois après la naissance de son bébé pour nous partager sa joie.

Je pense enfin à cette femme qui a trouvé dans l'écoute l'appui et les forces dont elle avait besoin pour ne pas céder aux injonctions d'avorter et aux menaces de la quitter de son compagnon. Situation si courante… Elle nous a confié quelques mois plus tard qu'il était revenu alors qu'elle était enceinte de cinq mois, lui demandant pardon et la remerciant de ne pas l'avoir écouté et d'avoir gardé leur bébé… Nous avons appris d'elle, d'eux, combien le temps de l'homme est différent de celui de la femme pour accueillir une grossesse imprévue.

Beaucoup de femmes aussi s'adressent à nous après un avortement, parfois longtemps après. La souffrance qu'elles nous confient est particulièrement bouleversante.

Toutes les femmes qui ont vécu un avortement ne s'adressent pas à un service d'écoute, n'en éprouvent pas le

besoin… Ce que nous entendons est un écho de certaines réalités vécues.
Ce qui me frappe le plus, au-delà de la douleur du manque et de celle d'avoir arrêté une vie qui était là, c'est le sentiment de fatalité, d'écrasement qu'elles expriment.
Pour elles, l'histoire de leur avortement n'est pas une histoire de liberté et de choix, mais tristement et violemment une histoire de pressions, de peurs, de menaces et souvent d'abandon. Une histoire pour laquelle elles n'ont entrevu aucune autre issue.
Plusieurs souffrances se conjuguent souvent : celle de ne pas avoir réussi à protéger leur bébé, d'avoir agi dans la panique, pressées par les délais de l'avortement médicamenteux (68 % des avortements, avant cinq semaines de grossesse « en ville » ou avant sept semaines à l'hôpital) et celle, toujours vive et écrasante, d'avoir été rejetées par le père de l'enfant.
Pouvoir en parler sans peur d'être jugées, revisiter ce qui s'est passé, confier ce qu'elles ressentent est vraiment libérateur et consolant.
L'écoute m'apparaît toujours plus comme une clé essentielle pour le ressourcement des personnes. C'est une réponse précieuse à leur quête de liberté et de vérité. Sur ces sujets si intimes et sensibles que sont les relations de couple, la sexualité, la maternité, le devenir d'une grossesse, l'expérience d'un avortement ou d'une fausse-couche, la découverte de l'infertilité, l'annonce d'un handicap, être écouté, entendu, est un véritable moteur pour avancer, se laisser consoler, et retrouver son espace de liberté intérieure. Car notre société impose bien des conditionnements, des normes sociales et des injonctions qui pèsent sur la maternité.

L'ÉCOUTE POUR TRANSFORMER LE MONDE ?

L'écoute n'est heureusement pas réservée aux services d'écoute…
Elle devrait être au cœur de toute vie de couple ou familiale, de toute vie professionnelle, associative, de village ou de quartier. Comment imaginer bâtir une société de bien commun sans que chacun puisse bénéficier de la part de ses proches ou de ses voisins d'une oreille attentive, ouverte et respectueuse ? On peut imaginer les effets positifs sur l'ensemble de la société si l'écoute se diffusait largement dans toutes nos relations humaines et dans tous nos échanges, si nous étions tous plus capables d'écoute… Et donc capables, aussi, de nous imposer certains silences, même intérieurs.
Écouter ne va pas de soi, particulièrement dans la vie quotidienne… J'en fais l'expérience presque tous les jours… Mes familiers me reprochent souvent de ne pas les écouter ou de répondre à leur besoin d'écoute par des propositions de solutions…
Il est bien difficile de se décentrer de soi-même, de laisser de côté son désir de dire et d'être entendu. Certaines personnalités ne peuvent s'empêcher

de chercher des réponses (trop souvent toutes faites ou bien déresponsabilisantes), de partager leur vision de la situation, d'imposer une vision commune ou de vouloir convaincre.
La posture d'écoute n'est pas naturelle : il faut la choisir.
Choisir d'offrir à l'autre, à celui qui se confie, souvent à l'improviste, ce temps de vraie présence, sans juger, sans chercher à évaluer, à enquêter pour mieux maîtriser. Juste être là et accueillir ce qu'il confie. L'écoute nécessite un lâcher-prise qui donne sa chance à la vie. Soyons attentif à la vitalité qui peut naître et se déployer d'une écoute. C'est un vrai cadeau. Chacun peut choisir de faire ce cadeau à la première occasion, pour en goûter le fruit. ■

1. https://www.sosbebe.org

POUR EN SAVOIR PLUS

Une quarantaine de personnes sont engagées dans le service d'écoute de SOS Bébé.
Les écoutants suivent un parcours de formation initiale approfondie. Ils sont supervisés, accompagnés et reçoivent une formation continue.
Ils répondent chaque année aux demandes d'écoute de plus de mille cinq cents personnes en toute confidentialité, et s'appuient sur une équipe d'expert (médecins, psychologues, sages-femmes, assistantes sociales, juristes).
Un million de visites sur le site www.sosbebe.org en 2018.

LA VIE SOUS PRESSION

Olivier Rey
est mathématicien, philosophe et écrivain.

Sous pression : c'est bien ainsi que se trouve aujourd'hui la vie, toujours davantage. Cela est vrai pour le vivant en général : les études scientifiques s'accumulent qui rendent compte du taux alarmant d'extinction des espèces, au point que des spécialistes redoutent que ne se produise au cours du XXIe siècle une sixième extinction de masse, d'une rapidité sans précédent[1]. La nature se trouve dans un état de vulnérabilité critique, la maison commune se délabre. Sous pression, la vie humaine l'est également. Des progrès continus de la technologie on attendait encore, dans les années 1960, un allègement tout aussi continu de la peine des hommes. Le travail contraint et pénible devait occuper une fraction toujours plus faible du temps humain, au profit d'activités choisies et gratifiantes. Un demi-siècle plus tard, on s'aperçoit que c'est moins une société des loisirs qui est advenue, qu'une société de la fatigue[2]. Pourquoi cette fatigue, malgré tout ce que la technologie fait pour nous ?

Les raisons sont multiples. J'en soulignerai une seule : nos ennuis ne viennent pas de ce que nos technologies manqueraient de puissance, mais de ce qu'elles sont *trop* puissantes. Trop puissantes pour respecter les équilibres du monde – de là les ravages infligés à notre maison commune (l'humanité produit aujourd'hui davantage de déchets que l'érosion de sédiments). Trop puissantes pour être ajustées à nos facultés naturelles – de

> C'est moins une société des loisirs qui est advenue, qu'une société de la fatigue.

là qu'en même temps qu'elles nous servent, les technologies se mettent à nous asservir, qu'en même temps qu'elles nous facilitent la tâche, elles nous épuisent, parce qu'elles nous font vivre dans des conditions et à des rythmes pour lesquels nous ne sommes pas faits[3].

C'est dans ce contexte que l'idéologie transhumaniste se développe[4]. Les transhumanistes entendent mobiliser l'éventail entier des technologies, et ils misent sur leur coalescence pour non plus seulement agir sur le monde extérieur, comme cela a été le cas jusqu'à maintenant, mais aussi pour modifier notre propre constitution, pour nous « augmenter ». Ces « augmentations » sont présentées comme autant de chances d'épanouissement de notre être, comme autant de moyens de nous faire accéder à une condition supérieure.

Avant de les croire, il est bon de se rappeler dans quel contexte est apparue la notion de *cyborg* – contraction de *cybernetic organism*. À la fin des années 1950, on se mit à envisager de coloniser l'espace. Pour cela, de longs voyages habités étaient à prévoir, et le problème technique le plus épineux à résoudre n'était pas de construire des vaisseaux capables de traverser les espaces intersidéraux, mais d'assurer la survie des êtres humains qu'ils avaient mission de transporter. D'où l'idée qui germa dès le début des années 1960 : au lieu de s'échiner à recréer artificiellement des conditions de vie terrestre à l'intérieur des vaisseaux spatiaux, ne serait-il pas plus simple de modifier la constitution des astronautes, pour leur permettre de survivre dans des conditions extraterrestres ? Cette modification des fonctions vitales devrait passer par un amalgame du corps humain avec

La technologie se met à engendrer un monde si décalé par rapport à nos facultés naturelles, que nous éprouvons de plus en plus de difficultés à y vivre, à nous y épanouir et à y fructifier.

la machine, par l'incorporation de composants exogènes – ce qu'on appelle aujourd'hui des « augmentations ».

Cette origine de la notion de cyborg donne à réfléchir : l'ambition est de permettre à un être humain de continuer à vivre dans un environnement pour lequel il n'est pas fait. C'est de cette manière que le transhumanisme doit aujourd'hui être envisagé : non pas comme ce qui nous ferait accéder à une condition supérieure, mais comme ce qui nous permettrait de survivre dans des conditions de plus en plus insupportables aux êtres humains que nous sommes. Plutôt que d'augmentations, il faudrait alors plutôt parler de kits de survie en environnement hostile. Norbert Wiener, fondateur au lendemain de la Seconde Guerre mondiale de la cybernétique, le disait déjà : « Nous avons modifié si radicalement notre milieu que nous devons maintenant nous modifier nous-mêmes pour vivre au sein de ce nouvel environnement[5]. »

Voilà donc notre situation. La transformation du monde par la technologie moderne avait pour but de façonner un monde plus hospitalier, plus accueillant aux êtres humains. Mais passé un certain seuil de transformation, la technologie se met à engendrer un monde si décalé par rapport à nos facultés naturelles, que nous éprouvons de plus en plus de difficultés à y vivre, à nous y épanouir et à y fructifier. La technologie était censée adapter le monde à nos besoins et à nos désirs, et maintenant, c'est nous qui devrions nous adapter au monde ainsi transformé, en nous transformant nous-mêmes.

Nous nous trouvons donc à une croisée des chemins.

– Ou bien nous estimons que la technique doit servir l'être humain. Dans

ce cas, nous devons considérer l'être humain tel qu'il est, et veiller à ne pas franchir certains seuils, au-delà desquels la technique, au lieu de servir notre épanouissement et notre fructification, se met à nous épuiser et à nous rabougrir.
– Ou bien nous idolâtrons la puissance technologique, au point d'estimer que c'est à nous de nous adapter à ses exigences, et de lui livrer notre propre corps.

Les transhumanistes sont partisans de cette seconde branche de l'alternative. Pour rallier des populations réticentes à leur cause, ils n'hésitent pas à promettre tout et n'importe quoi, jusqu'à l'immortalité. C'est le principe de l'inflation : moins une monnaie inspire confiance, plus il faut empiler les billets pour acheter la moindre chose. Moins un projet est raisonnable, plus il faut émettre des promesses fabuleuses pour arracher le consentement de populations dubitatives.

Les populations ont raison de se méfier. En acceptant de s'auto-machiner, l'être humain ne deviendra nullement immortel. En revanche, il radicalisera sa dépendance, déjà exorbitante, à un gigantesque système technologico-économique sur lequel il n'a aucune prise, et qu'il sera contraint de servir sans broncher, sous peine d'être débranché. Pour lui la déconnexion signifiera, immédiatement, la mort. Avec le transhumanisme, le monde deviendrait une sorte d'extension des services hospitaliers de soins intensifs d'aujourd'hui, où le corps n'est maintenu en vie que par son branchement sur un appareillage *high-tech*. Le transhumanisme flatte des fantasmes infantiles de toute-puissance, mais prépare des états de dépendance totale.

C'est bien pourquoi il bénéficie du soutien de puissantes firmes (au premier rang desquelles Google), qui tireraient grand profit de cette totale dépendance. Beaucoup de ménages souffrent aujourd'hui de la part sans cesse croissante dans leur budget des dépenses dites contraintes : il devient toujours plus onéreux d'être simplement en mesure d'exister dans l'espace social. Imaginez ce qu'il en serait si en plus vous deviez financer vos « augmentations », leur entretien et leurs mises à jour permanentes. Et plus question, alors, de se rebeller, façon *Gilets jaunes* : il suffirait aux maîtres du système, pour juguler toute contestation, de désactiver à distance les fonctions implantées, sans lesquelles on aurait désappris à vivre.

J'ai dit que les promesses les plus spectaculaires des transhumanistes n'étaient pas réalistes, qu'elles n'étaient que des leurres destinés à arracher le consentement des populations à une artificialisation toujours plus grande de la vie. C'est pourquoi il ne faut pas se tromper d'adversaire. Ce qu'il faut combattre, ce ne sont pas les perspectives ultimes du transhumanisme, qui sont des leurres, mais la façon qu'a le discours transhumaniste de nous habituer à considérer l'homme comme un chantier technologique, afin de nous faire consentir à des évolutions délétères. En martelant que les véritables changements sont devant

nous, le transhumanisme laisse penser que les changements qui ont déjà eu lieu, ou qui s'opèrent en ce moment, ne méritent guère que l'on s'y intéresse. Pendant que l'on s'alarme d'un hypothétique futur transhumain, on critique avec moins de virulence des évolutions qui, malgré leurs aspects déjà inhumains, revêtent *en comparaison* des allures rassurantes et débonnaires. Comme le remarquait Jacques Ellul, « ce n'est jamais que la vieille ruse de guerre : on simule une grande attaque, avec trompettes et lumières, de façon à attirer l'attention des défenseurs de la citadelle, cependant que la véritable opération (creusement d'une mine par exemple) se situe tout à fait ailleurs et se déroule autrement[6] ». Je pense ici, en premier lieu, à l'artificialisation galopante de la procréation, qui est à l'heure actuelle l'aspect le plus saillant du transhumanisme réellement existant.

Un mot sur l'argument régulièrement avancé par les tenants du transhumanisme, lorsqu'on refuse de s'enthousiasmer avec eux des perspectives qu'ils dessinent : l'argument de l'inéluctable. On connaît les propos du professeur de cybernétique Kevin Warwick, qui ont le mérite de la franchise. Pour lui, de la même manière que, dans un lointain passé, les humains se sont séparés de leurs cousins chimpanzés, dans les temps qui viennent les « augmentés » vont se séparer des simples humains qui ne représenteront plus, par rapport à eux, que les chimpanzés du futur, voués à disparaître, ou à crou-

J'avoue que je préférerais disparaître humainement que survivre inhumainement.

pir dans les quelques réserves que les posthumains consentiront peut-être à leur ménager[7]. Telle serait donc l'alternative : s'augmenter ou être asservi. Vous refusez de vous « augmenter » ? Tant pis pour vous, ce que vous ne faites pas, d'autres le feront, et ils vous domineront ou vous extermineront. L'argument, dans sa brutalité, donne à réfléchir. D'un côté, nous sommes arrivés à un stade où le déploiement de la puissance technologique, au lieu de servir l'épanouissement et la fructification de l'humain, s'est mise à ravager la terre et les cultures humaines. Mais d'un autre côté, un fait demeure : la technologie dote ses détenteurs d'une puissance supérieure. D'où le danger de ne pas en disposer. Il n'est que de penser au sort peu enviable des peuples que les Européens ont colonisé au XIXe siècle, simplement parce que ceux-ci disposaient de fusils et de canonnières.

Ce qu'il faut combattre, c'est la façon qu'a le discours transhumaniste de nous habituer à considérer l'homme comme un chantier technologique.

Pour ma part, j'avoue que je préférerais disparaître humainement que survivre inhumainement. Comme le notait saint Thomas d'Aquin, « l'âne ne désire pas devenir cheval, car il cesserait d'être lui-même[8] ». Je me sens comme cet âne. Indépendamment de cela, nous en sommes arrivés à un point où, même dans une optique de survie, je ne crois pas qu'il soit très avisé de mettre tous ses œufs dans le panier technologique. Hillary Clinton, alors qu'elle était Première dame des États-Unis, s'est rendue dans un village du Bangladesh, où la fondation qu'elle parrainait aidait les femmes à développer une activité agricole. Bien entendu, malgré l'aide reçue, la condition matérielle de ces femmes demeurait misérable par rapport à la sienne. L'une des habitantes du village, toutefois, demanda à Hillary : « Et vous, est-ce que vous avez une vache ? » Non, Hillary Clinton n'avait pas de vache. Elle n'en a pas besoin. Quand elle veut du lait, quelqu'un lui en apporte. Il n'en reste pas moins que le lait vient des vaches, et qu'Hillary Clinton ne peut en boire que si toute la chaîne logistique qui va des vaches à son réfrigérateur fonctionne sans à-coups. Que cette chaîne se trouve coupée, et la paysanne bengalie se retrouve en meilleure posture qu'Hillary, en meilleure posture que l'immense majorité d'entre nous. Pour traverser les temps chaotiques qui s'annoncent, je pense que nous devrons moins compter sur la sophistication à outrance des systèmes, que sur la robustesse de nos modes de vie. Nos plus précieux atouts ne seront pas des implants, mais les facultés et vertus très humaines que nous aurons su garder vivantes. ■

जय बाबारी

1. Voir par exemple, d'Anthony D. Barnosky *et al.*, « Has the Earth's sixth mass extinction already arrived? » (*Nature*, vol. 471, 3 mars 2011, p. 51-57), et « Approaching a state shift in Earth's biosphere » (*Nature*, vol. 486, 7 juin 2012, p. 52-58).
2. Voir Byung-Chul Han, *La Société de la fatigue* [2010], trad. Julie Stroz, Circé, 2014.
3. Voir par exemple, de Jonathan Crary, *24/7. Le Capitalisme à l'assaut du sommeil* [2013], trad. Grégoire Chamayou, La Découverte, 2016.
4. Le présent texte reprend certains éléments de l'ouvrage *Leurre et malheur du transhumanisme*, Desclée de Brouwer, 2018.
5. *Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains* [1950-1954], trad. Pierre-Yves Mistoulon et Ronan Le Roux, Le Seuil, coll. « Points Sciences », 2014, p. 77-78.
6. *Le Système technicien* [1979], Le Cherche midi, 2012, p. 121.
7. Voir Kevin Warwick, *I, Cyborg*, Londres, Century, 2002, p. 4.
8. *Somme théologique*, Ia, q. 63, art. 3.

L'ÉLEVAGE, UN IRREMPLAÇABLE BIEN COMMUN

Jocelyne Porcher
éleveure, sociologue et zootechnicienne française, directrice de recherches à l'Institut national de la recherche agronomique (Inra), auteure notamment de Éleveurs et animaux : réinventer le lien *(PUF, 2002), de* Vivre avec les animaux : une utopie pour le XXe siècle *(La Découverte, 2011),* Cause animale, cause du capital *(Le Bord de l'Eau, 2019).*

Le terme « élevage » désigne aujourd'hui aussi bien des exploitations regroupant une poignée de salariés, mille vaches Holstein ou trois mille truies « Naïma », produisant pour la grande distribution ou l'export, que la ferme bio où se côtoient, par exemple, pour produire et transformer, une dizaine d'éleveurs, salariés et woofeurs, une vingtaine de vaches Bretonne Pie Noire et leurs veaux (et leur taureau), cinq truies « Blanc de l'Ouest » et leurs porcelets (et leur verrat). L'usage générique par l'industrie du mot « élevage » date du XIXe siècle et de la naissance de la zootechnie. Les zootechniciens, rejoints ensuite par les vétérinaires qui construisaient alors leur discipline comme science, ont en effet conceptualisé et participé à mettre en œuvre la *production animale* (la production de la matière animale à partir des animaux) tout en s'appropriant le terme « élevage ». Ils ont simplement affirmé que l'élevage était ce qu'ils disaient qu'il était. Autrement dit, à partir du XIXe siècle, l'élevage, c'est la production animale. C'est toujours le cas aujourd'hui.

Cette confiscation sémantique a une grande importance car elle dissimule le processus de destruction de l'élevage en tant que relation de travail avec les animaux et en tant que bien commun. C'est ce que j'ai pu observer il y a trois décennies en entrant dans une porcherie industrielle après une expérience professionnelle en élevage de chèvres et de brebis. Il ne reste plus rien du

monde des cochons dans la porcherie, pas de pré, pas de sous-bois, pas de souches à retourner à la recherche de larves ou de petits insectes. Pas de pluie, de soleil ou de vent. Pas de lumière. Pas de congénères à bousculer ou contre qui se vautrer à l'ombre pour la sieste. Pas d'éleveur pour leur gratouiller les oreilles, déranger leur emploi du temps et leur poser des contraintes. Pas de visites d'enfants en balade. Une cage ou une case dans un bâtiment de béton au milieu d'autres bâtiments dissimulés dans un paysage arboré. Bruit de ferrailles, cris, odeur nauséabonde, tristesse, ennui, souffrance. Animaux apparemment tous semblables, reproduction du même à l'infini. Gestion de flux de la naissance à l'abattoir. Des producteurs centrés sur la performance et sur le profit à court terme. Mais désignés comme « éleveurs » par leur encadrement, par l'ensemble de la filière porcine, par l'administration, par les medias… « Éleveurs » plus soucieux de produire de la matière animale porcine que d'*élever* des animaux.

Cet extraordinaire « lien qui nous élève[1] » dont je voyais avec consternation, le jour où j'ai fait mes premiers pas dans cet univers, qu'il était complètement absent de la relation aux animaux, était le témoin indirect du vide de sens du travail des producteurs mais aussi de la dépossession dont ils étaient, et dont nous sommes tous, victimes. Car l'élevage est un bien commun hérité de dix millénaires de liens domestiques avec les animaux. Alors que les truies CG32 ou

TN 70 sont des produits appartenant à des entreprises privées, promus et vendus comme des choses, la truie Blanc de l'Ouest ou le Cul Noir du Limousin n'appartiennent à personne. Ils sont, en tant qu'individus relevant de races animales spécifiques, sous la responsabilité de ceux qui agissent pour préserver ces races mais également de tout éleveur ou de tout amoureux des cochons. Ils ne sont à personne. Ils sont à eux-mêmes et à nous tous.

Ce processus de destruction du bien commun que représentent nos liens

aux animaux domestiques, et en premier lieu aux animaux de ferme, est en passe d'atteindre son stade ultime avec l'agriculture cellulaire. Celle-ci, dans le fil idéologique de la zootechnie du XIXe siècle, vise à produire de la matière animale *sans* les animaux, à partir de la cellule (« viande propre » – *clean meat* – ou « viande cultivée »). Ce qu'explique Mark Post, pionnier de la viande *in vitro*, fondateur de la société Mosa Meat : « La viande *in vitro* de bovin est 100 % naturelle, elle grossit en dehors de la vache. »

Ce bien commun qu'est l'élevage, capté par l'industrie et par la science aux XIXe et XXe siècle au nom des productions animales, est ainsi en voie d'être relégué aux oubliettes de l'histoire ainsi que l'explique avec autant de naïveté que de cynisme Richard Branson, fondateur de la société Virgin et investisseur dans la *clean meat* : « Je crois que dans une trentaine d'années, nous n'aurons plus besoin de tuer aucun animal et que toute la viande sera soit propre, soit végétale, qu'elle aura le même goût et qu'elle sera beaucoup plus saine pour tous. Un jour, nous regarderons en arrière et penserons à quel point nos grands-parents étaient archaïques lorsqu'ils tuaient des animaux pour se nourrir. »

Certains « éleveurs » sont plus soucieux de produire de la matière animale porcine que d'élever des animaux.

Ce qu'oublient Mark Post et Richard Branson, c'est que les animaux de ferme ne sont pas réductibles à leur masse musculaire. Ce sont des êtres avec qui nous sommes en relation, avec des espèces, brebis, vaches, chevaux… depuis des millénaires, et avec des individus dans le travail au quotidien. Les animaux ne sont pas passifs dans le travail, ils s'y engagent avec nous. Ce pourquoi nous avons appris des animaux des choses que nous n'aurions pas comprises sans eux et de même ils ont appris de nous des choses qu'ils n'auraient pas apprises sans nous et qui les intéressent. Et leur mort, qu'il s'agisse de l'abattage des animaux de ferme ou de l'euthanasie des animaux de compagnie, n'est pas le but du travail, mais le bout. Le but du travail avec les animaux, qu'il s'agisse de la production de biens alimentaires (avec les vaches, les brebis, les poules…) ou de la production de services (avec les chiens de compagnie, les chevaux de centre équestre, les animaux du cirque ou du zoo…), c'est d'abord le lien.

Comment rappeler, au moment où l'agriculture cellulaire, pour asseoir le développement d'une agriculture sans élevage et son acceptabilité sociétale, s'allie avec des supposés « défenseurs » des animaux, que nos relations aux animaux domestiques sont non seulement un bien commun mais aussi un lien précieux et irremplaçable ? La viande *in vitro* peut prétendre se substituer à la viande, même si cette substitution est un leurre éthique, par contre, personne ne remplacera la vache disparue. Pas plus que ne sera remplacé l'animal

(chien, cheval…) écarté au profit de robots ou d'êtres virtuels (simulateurs ou hologrammes). Ce lien extraordinaire des humains avec les animaux qui représente un formidable pas de côté dans la dynamique de l'évolution des espèces, aussi bien de la nôtre que de celle des espèces animales domestiques, est proscrit au nom même des animaux. Mais les animaux vivent-ils avec nous depuis dix mille ans pour se voir rejetés dans l'oubli et dans la sauvagerie alors même que nous n'avons encore rien compris à leurs incroyables compétences au travail, à leurs généreuses propensions à nous soutenir dans l'effort, la joie ou la détresse, alors même que nous n'avons pas encore pris la mesure de la fabuleuse richesse de nos liens ?

En tant que citoyens, attachés à nos relations avec les animaux, nous pouvons prendre acte et assumer que ces relations sont construites par le travail, parce que le travail ne se résume pas à la contrainte mais qu'il est le vecteur premier du vivre ensemble, entre humains comme avec les animaux. Nous pouvons peser sur les collectivités territoriales, les régions, l'État ou les instances européennes pour rompre le processus de destruction de nos liens aux animaux, porté par les promoteurs de l'agriculture cellulaire et les « défenseurs » des animaux, contempteurs de l'élevage et de la domestication. Non, tout rapport de travail avec les animaux, vaches, chiens de compagnie, cheval, ou éléphant n'est pas par essence de l'ordre de l'exploitation. Au contraire, travailler avec les animaux est un puissant vecteur d'émancipation pour eux comme pour nous. Ce qui importe

n'est pas de détruire nos liens de travail avec eux mais de les transformer.
Afin que ce siècle ne soit pas le dernier à voir travailler ensemble des humains et des animaux et pour préserver ce bien commun qu'est notre relation domestique, inscrivons-la au patrimoine mondial de l'Unesco !

1. Pour reprendre le titre du film d'Oliver Dickinson, *Un lien qui nous élève*, 2019, Les Films de l'Anse.

SOIGNER À HAUTEUR D'HOMME

Frédéric Di Meglio
a pratiqué pendant quarante ans en tant que Médecin-chirurgien en oto-rhino-laryngologie et chirurgie cervico-faciale. Il est diplômé de médecine du sport et a une maîtrise de biologie humaine. C'est également un passionné de plongée, triple champion du monde de photo sous-marine.

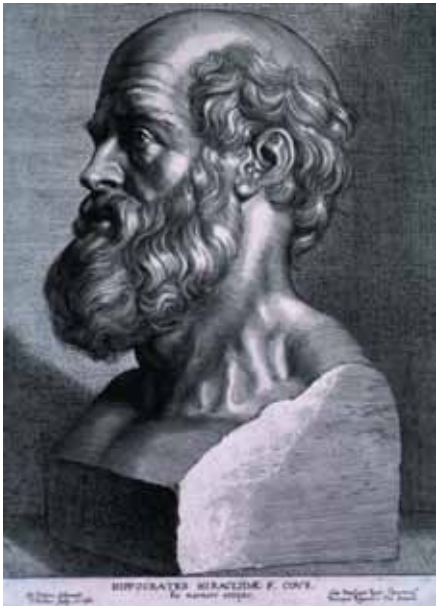
Le serment d'Hippocrate est traditionnellement prêté par les médecins en Occident, avant de commencer à exercer. Rédigé au IVe siècle avant J.-C., il est considéré comme un texte fondateur de la déontologie médicale. Extrait d'une phrase actualisée de ce serment : « Mon premier souci sera de rétablir, de préserver ou de promouvoir la santé dans tous ses éléments physiques et mentaux, individuels et sociaux. »

Dès l'Antiquité, le père de la médecine, Hippocrate[1], voyait déjà en chaque patient un cas singulier. Ce médecin grec du siècle de Périclès était aussi philosophe : pour lui, la maladie racontait l'histoire du corps dans son environnement. Il a transmis à la médecine moderne des principes d'observation et d'analyse logique : interroger, écouter, observer, ausculter, palper ; analyser les signes et faits pathologiques du patient et être apte à en produire une description. Exemple simple : forte fièvre, frissons, grande fatigue, courbatures, maux de tête, écoulement nasal et petite toux sèche avec un contexte épidémique saisonnier : une grippe ! Or, dans les traités hippocratiques, le malade est désigné par le terme *anthrôpos,* « l'être humain »[2] qui fait référence aux deux natures de la personne : corps et esprit. Cette nature duelle de l'*anthrôpos* semble avoir été oubliée par la médecine moderne. Les progrès extraordinaires des (bio)technologies (scanner, IRM…) et du traitement informatique des données ont permis une expertise de pointe en matière de diagnostic. C'est un grand bienfait. Mais l'homme

dans toutes ses dimensions (corporelle, psychique, intellectuelle et spirituelle) est parfois mis de côté, ce qui mène au dilemme éthique de l'homme augmenté et de l'humanité diminuée que nous disséquerons plus loin. On oublie alors de soigner *à hauteur d'homme*, de respecter la personne dans sa globalité. **Le premier enjeu dans le domaine de la santé publique est de réapprendre à guérir l'homme en tenant compte non seulement de son état physique mais aussi de son état psychique et moral lié à son histoire personnelle.**

Traiter les maladies : tel est le fondement de la médecine. Ce paradigme est à infléchir : à l'art curatif, il est temps d'ajouter davantage l'art de la prévention – détecter la maladie avant qu'elle ne se déclare et réduire les facteurs qui la favorisent. Certes, la vaccination fait partie des actions de politique publique. Mais la médecine préventive n'est pas prise en charge par l'assurance maladie en France. Dès 2012 dans une tribune du journal *Le Monde*, le professeur Luc Montagnier, prix Nobel, soulignait : « Notre approche du système de santé a besoin d'évoluer. D'une médecine à dominante curative au siècle dernier, nous passons à la médecine *4P* (préventive, prédictive, personnalisée, participative). D'un système centré sur la maladie, il faut évoluer vers un système centré sur la personne et sa santé. »

Dans sa prise en charge du patient, Hippocrate tentait avant tout de stimuler l'effort spontané par lequel un organisme malade cherche à se rétablir. Certaines de ses citations sont à méditer[3] : « La force qui est en chacun de nous est notre plus grand médecin », « L'homme doit harmoniser l'esprit et le corps », « Il est plus important de connaître le malade que la maladie dont il souffre », « Que ton aliment soit ta seule médecine », « La marche est le meilleur remède pour l'homme ». Cette sagesse ancienne corrobore ma conviction profonde, issue de quarante ans de pratique : dans le soin, le préventif n'est pas une option mais bien une condition vitale pour l'humanité et les politiques publiques. Édition de décembre 2018 du *Médicosport-Santé* : « L'inactivité physique est le principal facteur de mortalité évitable dans les pays développés, devant le tabagisme[4]. » Quelques chiffres de ce dossier sont parlants : l'inactivité phy-



sique est responsable de cinq millions de décès par an dans le monde et de 10 % des décès en Europe. À l'inverse, l'activité physique régulière diminue le risque de mortalité précoce de 30 %[5]. Chez la personne âgée, la pratique d'une activité physique peut retarder la survenue de la dépendance (perte de l'autonomie) de sept à dix ans. Quinze minutes minimum de marche tous les jours, associée à une nutrition équilibrée, sans tabagisme et sans consommation excessive d'alcool fait gagner onze années de vie en bonne santé. En cancérologie, cette pratique régulière permet d'éviter 20 à 25 % des cancers du sein, du colon et de l'utérus, indépendamment des autres facteurs de risques. La liste des bénéfices est longue et toujours plus étayée de preuves scientifiques[6]. Le sport adapté est comme un médicament, mais sans les effets iatrogènes[7] ! **Réapprendre une hygiène de vie saine et équilibrée, voilà donc un second enjeu de santé publique.**

Dans la relation thérapeutique moderne, le refus de soigner dans les cas jugés désespérés est impensable. La technologie est tellement puissante que la médecine semble en avoir perdu son humilité première, cristallisée dans la locution latine *Primum non nocere* (d'abord ne pas nuire). Prendre soin du vivant, c'est savoir accompagner les personnes dans leur vieillissement ou en fin de vie, à travers les soins palliatifs. C'est une conception du soin qui préserve le sens de l'autre dans sa dignité inaliénable. Sur ce chemin de fin de vie, les progrès visibles sont moins fracassants que ceux des nouvelles technologies. Et pourtant, que d'avancées positives dans les moyens d'appliquer les lois relatives aux droits des malades et à la fin de vie depuis la loi Leonetti d'avril 2005 ! Ainsi, l'article L 1110-5-1 du Code de la santé publique, loi du 2 février 2016, prévoit que si les traitements sont disproportionnés, inutiles ou ne permettent qu'un maintien artificiel de la vie, alors ils pourront être suspendus par l'équipe médicale après concerta-

Dans le soin, le préventif
n'est pas une option
mais bien une condition vitale
pour l'humanité
et les politiques publiques.

tion avec les familles. Ces dernières lois sont donc bonnes mais il y a un manque de moyens, encore aujourd'hui, pour les appliquer… Les traitements palliatifs s'intéressent au bien-être du patient. C'est évidemment primordial et à poursuivre, vu les problèmes liés au vieillissement de la population. L'espérance de vie a beaucoup augmenté avec les progrès médicaux du dernier siècle. L'Institut national d'études démographiques (INED) nous renseigne sur cette évolution : en France, en 2018, cette espérance de vie était voisine de 79,5 ans pour les hommes et de 85,4 ans pour les femmes. Les maladies chroniques dites affections longue durée (ALD) et leurs conséquences progressent dans les pays développés (dans ce cadre des ALD, on retrouve cardiopathies, accidents vasculaires cérébraux, cancers, affections respiratoires chroniques, diabète…). L'INED signale que les progrès de longévité dans nos pays développés tiendront à l'avenir pour partie à ceux de la médecine et résulteront pour beaucoup de l'évolution des modes de vie[8]. L'allongement de la vie doit donc s'envisager maintenant davantage en *espérance de vie en bonne santé*, en limitant la dépendance. **Apprendre à prendre soin avec humilité, de façon humaine, sans tomber dans les travers de la toute-puissance technique, voilà un troisième enjeu du bien commun socio-sanitaire.**

Mon champ d'expérience professionnelle de médecin, en milieu hospitalier, au départ, puis en milieu libéral, m'a permis de développer une réflexion sur le bien des personnes malades et sur le bien commun. Étonnamment, ça n'est pas tant ma formation initiale que mon expérience de moniteur bénévole en milieu sportif qui m'a ouvert à la pleine dimension de la relation humaine médecin-patient. Dans mon métier de médecin-chirurgien, j'ai appris à prendre soin de l'autre. Dans mon activité de pédagogue moniteur 2e degré d'activités subaquatiques, j'ai appris à expliciter et à transmettre. Dans ma passion liée à la plongée et à la photographie sous-marine, j'ai mieux perçu l'interaction homme-nature. L'océan m'a fait découvrir et comprendre que tout est lié.

AUGMENTER L'HOMME

La révolution cognitive qui a transformé *l'Homo sapiens* en homme moderne n'a pas nécessité un changement physiologique radical : petite augmentation de la masse cérébrale et quelques rapides transformations de structure du cerveau. L'allègement des os du crâne avec l'aération des sinus a aidé l'homme à se mettre debout, avec une bipédie (aptitude à marcher sur deux pieds) permanente. La descente du larynx qui en a résulté a permis l'apparition d'un langage articulé. Ce processus évolutif a notamment permis des relations sociales plus complexes et une aptitude à l'abstraction et à l'introspection. Ce processus de sélection naturelle, vieux de quatre milliards d'années, est aujourd'hui confronté à un défi entièrement différent. Dans les laboratoires du monde entier, les chercheurs travaillent sur le génome des êtres vivants. Le génie génétique, avec le séquençage personnalisé du génome qui permet d'implanter ou changer un gène comme l'on crée ou supprime une ride d'un portrait sur Photoshop, soulève une foule de problèmes éthiques et idéologiques pour son application à l'Homme (cela se fait dans le domaine agricole avec la création d'OGM, organismes génétiquement modifiés). Trop d'opportunités s'ouvrent trop rapidement : notre capacité de modifier les gènes est en avance sur notre capacité à en faire un usage sage et clairvoyant. Certes, pouvoir identifier des gènes de susceptibilité est un réel progrès[9]. Il sera alors possible de prodiguer le bon médicament à la bonne personne au bon moment. Ou bien d'agir avant l'expression probable de la maladie. La presse people a donné quelques exemples sur le sujet : pour minimiser le risque lié à la mutation d'un gène qui augmente considérablement les possibilités de développer un cancer du sein ou un cancer des ovaires, certaines stars du showbiz[10] ont fait le choix préventif d'une double mastectomie (ablation du sein) et ovariectomie (ablation d'ovaire). Cela me pose question : être porteur d'un gène de prédisposition ne signifie pas qu'il faille se précipiter pour réaliser un geste préventif mutilant systématique. Cela nécessite une grande

Veut-on améliorer génétiquement l'espèce humaine grâce aux progrès de la science médicale ou veut-on sciemment sélectionner une nouvelle race de surhomme ?

réflexion personnelle, avec plusieurs conseils, pour faire un choix éclairé.

Le nettoyage du génome est un autre futur possible, comme si l'on corrigeait les « fautes d'orthographe » d'une mutation délétère d'un gène. On peut connaître, par exemple, la carte génétique de certains diabétiques qui montre des gènes mutés de prédisposition. Leur élimination permettrait la non-apparition de la maladie. Les techniques de manipulation du génome se succèdent en recherche fondamentale. Ces techniques sur lesquelles nous avons peu de recul sont l'objet de tous les fantasmes et de toutes les promesses, notamment dans le domaine médical[11]. Depuis janvier 2016, plusieurs instituts sont engagés dans un procès pour savoir qui possède la propriété industrielle confuse et controversée sur un outil de modification génétique, les fameux « ciseaux à ADN » Crispr Cas9[12].

Sur ce créneau, des problématiques éthiques émergent : veut-on améliorer génétiquement l'espèce humaine grâce aux progrès de la science médicale ? Veut-on sciemment sélectionner une nouvelle race de surhomme ? Tout n'est pas tout noir ou tout blanc, évidemment : si l'eugénisme[13] est l'une des déviances potentielles de ces techniques médicales, la thérapie génique est, quant à elle, une piste prometteuse pour éliminer certaines maladies héréditaires comme le diabète. Comment ne pas s'en réjouir ?

L'ère de la médecine personnalisée, qui ajuste un traitement à l'ADN, a peut-être commencé. On pourrait aussi facilement imaginer la généralisation d'un dépistage avant conception, avec tests génétiques du couple pour chercher un risque génomique homozygote si union[14]. Illustration fictive pour être plus clair : Henri et Marie ont chacun un gène mutant latent (gène CFTR) de la mucoviscidose, ils ont alors un risque sur quatre d'avoir, en cas de grossesse, un enfant atteint de cette maladie grave. Munis de cette information, quel choix prendre : avoir un enfant ou pas ? Voilà le type de question que ce dépistage pourrait faire émerger. On pourrait encore imaginer le déploiement d'une carte génétique qui serait demandée pour compléter notre CV avant embauche pour un travail particulier… Cela peut paraître intéressant à première vue. Il faut toutefois garder en tête que la biodiversité représente des opportunités d'adaptation des systèmes vivants à des conditions futures inconnues. Elle est donc vitale à la survie de l'espèce. L'élimination systématique de tous les caractères jugés handicapants ou superflus à un moment donné pourrait se révéler contre-productif sur le long terme. Certes, cette pratique pourrait permettre à l'humanité de maîtriser au mieux son évolution. Mais, dans ce déterminisme de politique-fiction, qu'est-ce qui serait jugé bénéfique et par / pour qui ? Certains individus spécifiques ? Certains lobbys ? L'État ? Nous entrons alors dans *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, écrit pourtant en 1935. La charte des droits fondamentaux de l'Union européenne adoptée en 2000 interdit l'eugénisme ; elle affirme l'interdiction des pratiques

qui ont pour but la sélection des personnes. Il ne peut y avoir d'écologie humaine authentique qui exclurait des personnes humaines jugées indignes par certains d'habiter notre planète commune. Préservons la richesse de la biodiversité…

Autre avancée foudroyante : celle du génie bionique[15]. Un organisme cybernétique (un cyborg) résulte de la fusion d'un être organique et de la machine. *A minima* pourrait correspondre à cette définition basique toute personne ayant un stimulateur cardiaque, une orthèse ou une prothèse. Ou toute personne dotée d'une puce électronique ou d'un implant cérébral, qui permettent de stimuler certaines fonctions du corps humain. Ainsi, l'implant cochléaire auditif chez les sourds profonds leur redonne la capacité d'entendre… de nombreux bienfaits en découlent, comme on peut l'imaginer. Mains, jambes, cœur, rétine… les avancées de la mécatronique (combinaison de la mécanique, de l'électronique et de l'informatique en temps réel) ouvrent la voie à la création d'organes artificiels.

Mais attention : de l'homme réparé à l'homme connecté, nous glissons vers l'homme augmenté par les nouvelles technologies[16]. Ainsi, en parallèle, se déploie un mouvement international prônant l'usage des sciences et techniques pour améliorer la condition humaine, notamment par l'augmentation des capacités physiques et mentales de l'être humain : le transhumanisme, qui s'appuie sur les avancées de l'Intelligence artificielle (IA) et des bio-

nanotechnologies. Les plus ambitieux n'hésitent pas à prédire que le cerveau de l'homme pourra être transféré dans une machine. Le mythe de l'immortalité et celui de la jeunesse éternelle : voilà les deux fantasmes sur lesquels surfe le transhumanisme. Le développement majeur des quatre technologies NBIC (nano, bio, informatique, sciences cognitives), issu des progrès de la médecine, de la technologie et de l'intelligence artificielle, augmenterait les potentialités de l'homme[17].

Ce sujet est pris très au sérieux par les grands acteurs d'Internet, les GAFA[18], qui investissent depuis plusieurs années la recherche sur l'IA (dont le coût est divisé par 100 chaque année). Ces géants du Web s'essayent à l'analyse dite *intelligente* des montagnes de données qu'ils récoltent quotidiennement[19]. Ce sont ainsi des milliards

d'informations dans le domaine de la santé qui sont collectés et traités grâce aux données renseignées sur le Web (ce qu'on appelle le Big Data). Quel pouvoir – numérique, économique, sociétal – entre leurs mains[20] ! Un futur qui peut faire peur car il s'invente dans des laboratoires géants pour une partie de l'humanité : celle qui le voudra et le pourra financièrement… La science détournée et mal utilisée peut détruire l'humanité. L'invention de la bombe atomique en est un témoignage. Dans cette vision de l'homme, les chemins secrets du hasard ont peu de place. *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme*, rappelait Rabelais, pour ceux qui ne connaissent ni la peur ni les limites humaines. Pascal, quant à lui, défendait une nature humaine faible, mais forte grâce à la conscience qu'elle a de sa faiblesse. « La vie est caractérisée par un jeu des possibles », disait notre biologiste prix Nobel François Jacob. Ces pensées amorcent ce que l'on appelle la bioéthique, qui cherche à concilier les capacités scientifiques et leur acceptabilité morale…

REVENIR À DES MÉDECINES HUMAINES

Le sens du *prendre soin* doit évoluer. Actuellement, les soignants évoquent la place croissante que prend le savoir technique sur le savoir pratique. Alors que l'attention et l'intention dans le soin sont primordiales ; la façon de pratiquer est aussi importante que le résultat. « La technologie envahit la médecine. La technologie envahit la pensée ou le raisonnement du médecin et du patient. On est obligé de la considérer, de l'apprivoiser, de la refuser quand ce n'est pas nécessaire. Mais ce n'est pas facile, ça[21]. » Tout ce qui entoure le soin participe à soigner efficacement : réconfort bienveillant, rencontre humaine, traitement ajusté, information utile… Certains soignants considèrent que la technologie restreint leur champ d'action, en les éloignant du vrai *prendre soin*[22] (*care*). Un quotidien vécu : les infirmières passent maintenant plus de temps derrière l'ordinateur qu'au chevet du patient. Lors de mon internat, la formation était très clinicienne. On apprenait à effectuer un interrogatoire détaillé, une anamnèse laissant une vraie place à l'histoire du patient, un examen physique médical complet pour aboutir à un diagnostic issu des données d'observation du médecin. Ce temps préalable, indispensable, entre le clinicien et son patient est de plus en plus délaissé dans la médecine actuelle. J'ai vu de jeunes confrères les remplacer par une demande – souvent excessive – d'examens complémentaires paracliniques. La finesse du sens sémiologique des praticiens reste pourtant fondamentale car les examens complémentaires ont leurs limites : on n'y trouve que ce que l'on y cherche. Le scanner, par exemple, offre des images en coupe d'un organe ; leur analyse par le radiologue peut être fausse s'il n'y a pas d'orientation de recherche proposée par le médecin prescripteur. Les protocoles de soins sont de plus en plus techniques, standardisés et déshumanisants, alors même que les ALD nécessitent

des consultations approfondies et une prise en charge du terrain. Il faut plus de temps pour écouter, examiner, analyser, que pour une consultation classique. Depuis 2017, l'assurance maladie a prévu une majoration de remboursement pour consultation dite complexe (consultation à fort enjeu de santé publique telle que cancer, pathologie neurodégénérative) au tarif de base.

Les infirmières passent maintenant plus de temps derrière l'ordinateur qu'au chevet du patient.

Revenons à des médecines plus humaines ! La médecine intégrative[23], par exemple, propose des traitements multidisciplinaires variés, dans le respect du patient et de ses particularités. Elle intègre la médecine scientifique conventionnelle (avec son expertise diagnostic et des médicaments incontournables) à des médecines plus naturelles et des thérapies de style de vie : sport, gestion du stress, nutrition. Cette approche est déjà pratiquée en Suisse, en Allemagne et aux États-Unis ; elle est balbutiante en France[24]. L'institut de médecine intégrative indique que « l'allopathie traditionnelle (médecine classique) a fait ses preuves dans les maladies aiguës avec son recours à des médicaments *contre*, visant à bloquer la maladie et ses symptômes. Les maladies chroniques ou affections de longue durée, nécessitent, elles, le recours à des soins *pour*, visant

à remettre progressivement le corps et l'esprit dans une dynamique de vie ». Le manque de vision holistique de notre médecine nous mène de spécialistes en spécialistes, chacun avec sa focale.
La prévention, qui devrait être le premier pilier de notre santé, n'occupe pas la place qu'elle devrait avoir, appréhendant l'être humain dans sa globalité. De par mes compétences en médecine du sport, je suis impliqué dans le Sport Santé dans le cadre des activités subaquatiques, en relation avec le CNOSF (Comité national olympique et sportif français). La notion d'*activités physiques adaptées* est devenue un enjeu de santé publique en France depuis le décret du 30 décembre 2016, initiant le sport *bien-être* et le sport *sur ordonnance* (la prescription par le médecin traitant d'une activité sportive particulière). La prévention des facteurs de risques pour la santé et les bénéfices de la dispensation d'une APA (activité physique adaptée) dans les maladies chroniques sont ainsi valorisés[25]. Je me souviens avec émotion d'Albert Falco (capitaine du bateau de Cousteau) avec qui j'ai plongé à plusieurs reprises alors qu'il avait plus de 80 ans. Il me confiait que cette activité sportive régulière en pleine nature était pour lui un antistress.
En prenant mieux en compte l'interaction entre l'esprit et le corps, en comprenant mieux l'importance de notre environnement, de notre nutrition et de notre comportement (en particulier les effets néfastes du stress) sur l'expression de nos gènes, on passe d'une médecine de soins à une médecine de prévention.
L'épigénétique est la modulation de l'expression de nos gènes en fonction de cinq comportements de la vie de tous les jours : la nutrition, l'exercice sportif, la résistance au stress, le réseau social et le plaisir. L'ADN est comme cela : il y a des gènes qui s'expriment, des gènes silencieux et des gènes inhibés… Réalisons ce que cela veut dire : nous sommes en partie responsables de notre santé.

MOURIR EN HUMAINS

Hier, avec les maladies aiguës infectieuses, les médecins perdaient des patients par manque de moyens et de connaissances. Aujourd'hui, les progrès médicaux écartent la mort de la vie. Avec le vieillissement de la population, cancer et maladies chroniques deviennent un focus de santé publique. « L'espérance de vie en bonne santé est plus importante que l'espérance de vie », déclare le docteur Hiroshi Nakjine, directeur général de l'OMS… Si la France est bien classée en termes d'espérance de vie, elle est mal classée en Europe pour l'espérance de vie en bonne santé (qualité de vie sans incapacité). Le nombre d'années que peut espérer vivre une personne sans être limitée dans ses activités quotidiennes : 64,9 ans pour la femme et 62,6 ans pour l'homme[26]. Cela doit être source d'interrogation sur la *qualité de vie*… notion subjective s'il en est. Cautionner la poursuite de traitements agressifs avec des effets iatrogènes délétères est un dilemme quotidien pour les cancérologues et les réanimateurs. Quel est

le *meilleur* bien ? L'homme malade passe de l'état de *patient* à celui de *pathologie* ; la technologie, parfois, éloigne le patient de son soignant. Certains thérapeutes se réfugient derrière elle (pour se protéger soi-même), en adoptant une attitude purement technique, pour avoir le sentiment d'avoir fait ce qu'il fallait faire. Mais nombreux sont ceux qui souhaitent réintroduire l'humain au centre. Un médecin de soins intensifs confiait ainsi : « Tu prolonges la vie alors que tu penses qu'il n'y aura plus de joie. Tu recours à différentes techniques, t'assurant que le patient sera nourri et qu'il pourra respirer mais tu sais juste prolonger sa vie. Une part de cette attitude naît de la société où la mort est une mauvaise chose, anormale. Au fond, c'est la société qui prend ces décisions[27]. »

Comment se mettre en paix avec soi-même et les autres, dire au revoir, si tout le monde prend la fuite ou fait comme si on n'allait pas mourir ?

J'ai avancé au fil de ma vie médicale dans la prise en charge de certains cancers, non pas dans la gestion technique même, mais dans l'annonce du diagnostic et dans l'explication de la stratégie soignante personnalisée, en privilégiant l'écoute et le partage. Le dialogue où le malade en phase terminale peut exprimer sa peur de mourir, où le médecin peut partager son expérience, donner confiance, est rare aujourd'hui. Depuis quelques années, le débat sur la fin de

vie s'affirme en faveur d'une réappropriation de sa mort ; certains pensent que la seule façon d'arracher la mort aux médecins, de la faire sienne, est de demander l'euthanasie. Il est difficile de mourir dignement, lorsqu'on est pris dans une conspiration du silence, avec nos proches angoissés qui assistent impuissants à notre lente disparition. La psychologue Marie de Hennezel, dans une tribune du journal *Le Monde*, demandait à la classe politique de donner au corps médical les moyens concrets d'appliquer la loi « relative aux droits des malades et à la fin de vie ». Là où la culture palliative aura diffusé son savoir-faire et son savoir-être, on trouvera les conditions pour une fin de vie apaisée[28]. Comment se mettre en paix avec soi-même et les autres, dire au revoir, si tout le monde prend la fuite ou fait comme si on n'allait pas mourir ? Pourquoi cherche-t-on un sens à la maladie ? Ne peut-on accepter qu'il y ait de l'inacceptable ? Pourquoi vouloir toujours tout expliquer ? « Mourir quand on a vécu, ce n'est pas tout à fait mourir. Ceux qui ont le sentiment d'avoir vécu leur vie, de l'avoir accomplie, sont en paix face à la mort[29]. » La personne en fin de vie est dans un état de grande vulnérabilité. L'accompagnement psychologique du patient et le cheminement des aidants et du personnel soignant en soins palliatifs sont importants. Les pionniers de ces soins parlaient déjà des quatorze besoins fondamentaux de la personne en fin de vie, mettant en avant ceux qui touchent aux dimensions psychologique et spirituelle. Cette grille est un guide pour le soignant infirmier, elle est enseignée, aidant à définir l'autonomie des individus sur les plans physiques, psychologiques et sociaux[30]. L'importance du *pouvoir d'être soi* afin d'éviter toute chosification de l'humain. La profonde crise des établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD) de 2018 ne peut laisser indifférent. Crise allant de pair avec le vieillissement de la population, le manque de personnel, les budgets limités, le désarroi des soignants sous pression… expliquant des situations de maltraitance vis-à-vis des pensionnaires. Le niveau de dépendance des résidents s'accroît de plus en plus, la proportion de patients souffrant de démence s'élève à 35 % dans les EHPAD (statistiques de la DREES). Le rapport parlementaire 2018 (sur le grand âge et l'autonomie), avec dix propositions clés, préconise de doubler le nombre actuel de soignants dans un délai de quatre ans[31]. La prise en charge de la dépendance est un défi majeur de la société. Le gouvernement a promis une loi dépendance pour l'automne 2019.

Nous sommes en partie responsables de notre santé.

Ce métier de soignant est l'un des plus beaux du monde. Sachons prendre en compte la personne dans sa globalité, osons mettre l'humain au centre de la santé publique ; c'est ainsi que nous apportons du sens à la Vie et construisons une société de bien commun !

1. Hippocrate, né vers 460 avant J.-C. et mort en 377 avant J.-C. est un médecin grec et un philosophe, considéré traditionnellement comme le « père de la médecine ».
2. Hippocrate, *Fondamentaux de la médecine hippocratique*, Wikipedia.org.
3. Laurent Ayache. *Hippocrate*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1992.
4. *Medicosport-santé*, CNOSF, décembre 2018.
5. Expertise collective ANSES 2016 et expertise collective INSERM 2008.
6. Martine Duclos, « Effets bénéfiques de l'activité physique et sportive en prévention », *Médicosport-Santé*, décembre 2018.
7. Se dit d'un effet indésirable provoqué par le médecin, par un traitement ou un acte médical.
8. Centre d'Observation de la Société. Espérance de vie, www.observationsociete.fr.
9. Un gène de prédisposition ou de susceptibilité est un gène (parfois muté) qui tend à favoriser le développement d'une maladie, en association avec des facteurs de l'environnement et certains modes de vie.
10. Un exemple parmi d'autres : Angelina Jolie. Cf. https://www.parismatch.com/People/Cinema/Deux-ans-apres-avoir-subi-une-double-mastectomie-Angelina-Jolie-a-eu-recours-a-une-ovariectomie-731430.
11. Christian Vélot, « Les OGM au service de la santé humaine ? », *Inf'OGM* n°147, décembre 2017.
12. Éric Meunier, « Crispations autour de la propriété de Crispr », *Inf'OGM* n°142, décembre 2016.
Crispr est une technique qui permet de supprimer un gène et donc de modifier l'ADN avec précision.
13. L'eugénisme c'est « l'ensemble des méthodes et pratiques visant à améliorer le patrimoine génétique de l'espèce humaine ». Fruit d'une politique délibérément menée par un État ou résultat collectif d'une somme de décisions individuelles convergentes, dans une société où primerait la recherche de l'« enfant parfait ».
14. C'est-à-dire que l'enfant potentiel aurait un gène dangereux avec deux variants identiques, un latent hérité du père et l'autre latent hérité de la mère, ce gène devenu dominant pourrait s'exprimer alors.
15. Le terme bionique de l'anglais *bionic*, contraction de *biology* et *electronics*.
16. Thierry Magnin, *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté*, Albin Michel, 2017.
17. Le Rapport *NBIC – Transhumanisme et Intelligence Artificielle*, https://iatranshumanisme.com.
18. L'acronyme GAFA désigne quatre des entreprises les plus puissantes du monde de l'internet (et du monde tout court !) à savoir : Google, Apple, Facebook et Amazon.
19. « GAFA : la bataille de l'Intelligence Artificielle fait rage », *La Tribune*, août 2016.
20. Laurent Alexandre, *La guerre des intelligences*, JC Lattès, 2017 / Danièle Tritsch-Jean Mariani, *Ça va pas la tête. L'imposture du transhumanisme*, Belin, 2018 / Thierry Magnin, *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté, op. cit.*
21. Sylvie Fortin et Serge Maynard, « Progrès de la médecine, progrès technologiques et pratiques cliniques : les soignants se racontent », *Anthropologie et Santé*, mai 2012.
22. Marie-Ange Coudray, « La problématique des soins infirmiers aujourd'hui », *Recherche en soins infirmiers* n° 93, 2008/2.
23. « Médecine intégrative : médecine du futur ? », *Prévention santé*, 2017 (www.prevention-sante.eu).
24. Jean-Claude Noyé, « Enquête sur la médecine intégrative de demain », *La Vie* n°3839, mars 2019.

25. *Journal officiel*. Décret n°2016-1990 relatif aux conditions de dispensation de l'activité physique adaptée prescrite par le médecin traitant, 2016.
26. Sandrine Cebut, « La France mal classée pour l'espérance de vie en bonne santé », *Le Monde*, 19 février 2019.
27. « En quête de soins, progrès de la médecine, les soignants se racontent », *Anthropologie et Santé*, mai 2012.
28. Marie de Hennezel, tribune dans le journal *Le Monde*, février 2017.
29. Marie de Hennezel, *Mourir les yeux ouverts*, Albin Michel, 2005.
30. Virginia Henderson, 1897-1996, bibliographie et analyse de son œuvre. *Recherche en soins infirmiers* n°68, mars 2002.
31. Assemblée nationale, Rapport d'information par la Commission des Affaires Sociales sur les EHPAD, 2018.

HUMANITÉ INTÉGRALE ET TERRITOIRE

Gilles Hériard Dubreuil
est chercheur indépendant et acteur de terrain, fondateur du groupe d'étude et de recherche Mutadis[1]. Il travaille sur la place de l'homme et la démocratie dans les processus de décisions touchant au développement technologique et aux activités à risque, en France et à l'international. Il est secrétaire du réseau européen Nuclear Transparency Watch (NTW)[2] et co-initiateur du Courant pour une écologie humaine[3]. Il est l'auteur de De quelles agricultures les hommes ont-ils besoin ? *(Éditions du Bien Commun, 2019).*

Lorsque l'on visite un bâtiment très ancien, on aperçoit souvent des indices qui témoignent d'anciens usages, de transformations successives plus ou moins profondes au cours du temps, en fonction des modes de vie et des activités des habitants. Des événements parfois dramatiques sont intervenus : une guerre, la disparition d'une famille… Ici, un ancien château dont la symétrie initiale est rompue par la disparition d'une aile incendiée ; là, une église conventuelle abandonnée et devenue grange ; une ancienne fenêtre murée, des fondations, témoignent de dépendances disparues ; des cloisons divisent ce qui faisait une seule grande pièce. On tente de comprendre ce passé, on tâtonne. Il faut mener l'enquête, imaginer le projet des premiers bâtisseurs, les aménagements de ceux qui se sont succédés dans ce lieu…

Que recouvre la notion d'humanité intégrale ? Interroger le caractère intégral de l'humain implique de resituer celui-ci *dans son entier*. Comme pour un bâtiment ancien, il faut identifier les éventuels retraits, les ablations, les extensions, les ajouts qui ont pu être opérés dans l'histoire, comprendre ce qui est essentiel et ce qui est secondaire. Que faut-il prendre en compte pour restituer cette intégrité ? Lorsque

À l'autre bout de la chaîne, dans la période contemporaine, les humains sont hors-sol, globaux et individuels

l'on passe en revue les quelques centaines de milliers d'années d'histoire d'*Homo sapiens*, il n'est pas possible de dissocier celui-ci de ses activités de subsistance au cours des âges successifs. Celles-ci sont directement liées à des milieux, des territoires. Ce sont d'abord des activités de cueillette et de chasse dans de vastes espaces. Puis, à partir de la période néolithique, des activités de culture et d'élevage sur des territoires délimités tandis que se constituent des regroupements urbains, bourgs et villes. La notion de milieu comprend non seulement un lieu mais également toutes les interactions avec les autres humains comme avec les êtres non-humains qui forment un mode de vie et de subsistance.

À un bout de la chaîne, des humains préhistoriques sont en étroite relation entre eux et en interaction avec un milieu vivant, le relief et la géologie d'un territoire, un climat local qui façonnent leurs conditions de vie et leurs modes de subsistance, qu'ils transforment et qui les transforment. Ils en bénéficient leur vie durant et les transmettent à ceux qui leur succèdent. Comme en témoignent les peintures rupestres, la pensée de ces humains est remplie de bisons, de lions, de mam-

mouths, de plantes, de ciel et d'astres, d'hommes et de femmes. À l'autre bout de la chaîne, dans la période contemporaine, les humains sont hors-sol, globaux et individuels. Leurs modes de vie ont été progressivement mis à distance de la source de leur subsistance. Ils ne savent plus d'où provient le fruit qu'ils mangent ou la viande qu'ils consomment. Ils ne savent pas de qui ils dépendent. Ils ne savent pas non plus d'où provient le bois de la charpente de leur maison, ni d'où vient l'électricité qu'ils consomment quotidiennement. La mobilité professionnelle ou le tourisme les font passer dans des lieux qu'ils occupent sans habiter, sans tisser de liens nutritifs et durables. Ils n'identifient plus de territoire dont dépendrait leur mode de vie et de subsistance. Cette situation de vie hors-sol est tout à fait nouvelle pour les humains. Elle est à l'origine d'une grande vulnérabilité qu'ils ne ressentent pas ou peu. Chaque jour leur parviennent des nouvelles alarmantes concernant l'état de la planète, du sol, de la biodiversité, du climat, etc. Mais ces informations anxiogènes restent sans effet sur eux car ces humains contemporains n'ont pas de prise sur elles. Ils sont, d'une certaine façon, privés de cette partie d'eux-mêmes qui est en souffrance : leur territoire. C'est un peu comme une personne qui souffre d'un membre qu'elle n'a plus. Comme le souligne Bruno Latour[4] : « *Ce n'est pas l'espace qui définit un territoire mais les attachements, les conditions de vie. Et j'ajouterais que vous avez un territoire si vous pouvez le visualiser et, bien sûr, que vous tentez de le faire prospérer et de le défendre avec et contre d'autres qui veulent se l'approprier.* » Ici prend naissance le paradoxe d'une écologie de la nature, ou plutôt d'une écologie conduite par une humanité amputée de son territoire, c'est-à-dire privée de liens explicites avec son milieu. Un humain détaché de cette partie de lui-même qu'est son milieu dont il tire les conditions de sa

subsistance n'est pas à même de défendre celui-ci, il est impuissant. On cherchera en vain à le *conscientiser*, on l'entourera de prescriptions normatives, d'incitations fiscales pour qu'il cesse de dégrader *l'environnement* par son comportement. Mais un environnement n'est pas un milieu ni un territoire. On invoquera en vain l'urgence du salut de la planète, la fin du monde imminente, sans parvenir à surmonter le sentiment d'impuissance généralisé qui résulte de cette perte d'unité et d'intégrité. C'est ce qui conduit Bruno Latour à proposer de « *transformer toutes les questions que l'on attribuait naguère à l'écologie dans des questions de territoire, d'occupation et de défense des sols. Ce qui était extérieur, la nature, il faut la faire passer sous vos pieds, le territoire. Et là, on regarde comment les gens vont réagir… La différence est énorme dans les réactions suscitées entre défendre la nature et défendre un territoire, et c'est cette différence qui m'intéresse*[5] ». Mais il ne s'agit pas d'un appel nostalgique au retour à la terre, ni de se cantonner dans les limites étroites d'un localisme. Il ne s'agit pas d'effacer les interdépendances planétaires de la vie humaine : « *S'il y a un piège dans lequel il ne faut pas tomber, c'est de croire que le seul choix serait entre la globalisation sans terre habitable et l'État-nation sans définition concrète d'un sol réel*[6]. »
L'humanité intégrale nous appelle à considérer ce qui fait de nous des êtres vivants qui tirent leur subsistance de leurs relations avec un milieu de vie fragile où interagissent des êtres humains et non-humains. De nombreuses personnes traduisent cet appel dans la recherche de proximité avec leur milieu vivant, en explicitant leurs formes de subsistance, en retrouvant une forme de prise et d'agir solidaire sur la production de leurs besoins premiers que sont la nourriture et l'agriculture,

l'habitation, le chauffage, l'énergie, l'habillement, la santé, les relations sociales, la solidarité, l'éducation, etc. Il s'agit de dépasser la posture qui nous est assignée de consommateur, d'individu isolé, impuissant et coupé de ses liens sociaux et territoriaux. Ces liens sont vitaux. En prenant conscience de leur existence, nous voyons mieux ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Plutôt que d'être ballotés entre des arguments théoriques ou idéologiques, globaux ou locaux, nous pouvons ainsi relier précisément une question à un contexte territorial ou mésologique (de milieu) qui importe pour nous, pour notre avenir ; nous pouvons déterminer ce à quoi nous tenons effectivement, voir les tenants et aboutissants de chaque chemin possible, identifier les incertitudes et les dilemmes, comprendre comment et pourquoi nous devons nous relier. Nous voici bientôt de nouveau les pieds sur la terre. Bienvenue dans l'humanité intégrale ! ■

1. http://www.mutadis.org
2. http://www.nuclear-transparency-watch.eu/fr
3. http://www.ecologiehumaine.eu
4. Bruno Latour, « Il faut faire coïncider la notion de territoire avec celle de subsistance », *Le Monde.fr*, 20 juillet 2018.
5. *Idem.*
6. *Idem.*

LE COURANT POUR UNE ÉCOLOGIE HUMAINE

« Dans écologie humaine, il faut prendre en compte deux choses : la *maison commune* (la science de notre écosystème, la nature qu'il faut respecter… bref, l'écologie telle qu'on l'entend communément) et *la colocation* de la maisonnée.
On se rend alors compte que tout est lié : nos rapports humains les uns vis-à-vis des autres et les conséquences de ces rapports sur la biosphère, notre maison commune. L'un ne va pas sans l'autre, il s'agit de trouver un équilibre juste. »
Ce constat est de plus en plus criant : notre environnement est menacé et notre société est de plus en plus fragmentée. La crise est complexe et prend plusieurs visages : économique, écologique et environnementale, démocratique, sociétale, culturelle…
On voit ainsi émerger :

- des clivages et des inégalités : la France compte 600 000 pauvres de plus en dix ans, soit entre 5 et 8,8 millions de pauvres selon la définition adoptée[1].
- de l'isolement : 5 millions de Français vivent dans la solitude[2].
- une virtualisation de nos vies : en France, en 2017, le temps passé à regarder la télévision ou sur Internet est de 23 heures par semaine (population de plus de 12 ans)[3].
- un gaspillage effréné : chaque année, dans le monde, 1/3 de la production globale de denrées alimentaires dédiée à la consommation est jeté[4].
- une pollution de plus en plus visible : on a vu naître dans l'océan un sixième continent[5] composé exclusivement de plastique…
- une perte de biodiversité : en 20 ans, près d'un tiers des passereaux (oiseaux) ont disparu de nos campagnes françaises[6].

Voici quelques exemples visibles, largement médiatisés, qui montrent que l'humanité est arrivée à un tournant. Il est temps de choisir un nouvel itinéraire, de changer de référentiel, pour unifier sa vie et agir concrètement à la transformation du monde.
Le Courant pour une écologie humaine (CEH) engage un projet de long terme dont l'enjeu est tout l'homme et tous les hommes. Il ne s'agit plus d'observer pour commenter ou déplorer : le CEH place l'homme en situation d'acteur, en lui proposant des outils pour activer des processus de transformation à hauteur d'homme, jour après jour. Le CEH appuie son action sur trois piliers :

- agir à partir du plus vulnérable ;
- choisir la bienveillance, veiller au bien commun des hommes ;

- reconnaître nos communs, qui ne sont ni privés, ni publics mais qui recouvrent ces qualités et ressources que nous reconnaissons comme communes, dont nous bénéficions et que nous contribuons ensemble à maintenir, développer et embellir.

Et ça commence par moi ! Je peux poser un regard différent sur mes pratiques, mon métier, mon mode de vie pour retrouver sens et cohérence, en plaçant l'Homme au centre. Pour m'y aider, le CEH propose notamment une form'action (une formation qui pousse à l'action) pour :

- comprendre en quoi ma vision de l'Homme engage mon rapport au monde (social et environnemental) ;
- unifier ma vie en recherchant le sens et la cohérence ;
- agir à hauteur d'homme, durablement et dans la bienveillance.

Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site : www.ecologiehumaine.eu !

Le CEH a été co-initié en 2013 par :

- Tugdual Derville, personnalité du monde associatif, fondateur d'À Bras Ouverts ;
- Gilles Hériard Dubreuil, spécialiste des crises environnementales (Tchernobyl, Fukushima) et fondateur de Mutadis et de Nuclear Transparency Watch ;
- Pierre-Yves Gomez, économiste et fondateur de l'Institut français de gouvernement des entreprises (IFGE).

---

1. *Inegalites.fr*, « 600 000 pauvres de plus en dix ans », 11 septembre 2018, https://www.inegalites.fr/600-000-pauvres-de-plus-en-dix-ans.
2. *Santemagazine.fr*, « Cinq millions de Français vivent dans la solitude », 27 juin 2013, https://www.santemagazine.fr/actualites/actualites-psycho-sexo/cinq-millions-de-francais-vivent-dans-la-solitude-175316.
3. *Source :* baromètre du numérique 2018 ARCEP.
4. *Planetoscope.com*, « Le gaspillage alimentaire dans le monde », https://www.planetoscope.com/agriculture-alimentation/1556-le-gaspillage-alimentaire-dans-le-monde.html.
5. *Futura-sciences.com*, « Un continent de plastique bien plus grand que prévu », 26 mars 2018, https://www.futura-sciences.com/planete/actualites/ocean-continent-plastique-bien-plus-grand-prevu-70644.
6. France culture, « Disparition des oiseaux : vers des printemps de plus en plus silencieux », 20 mars 2018, https://www.franceculture.fr/sciences/disparation-des-oiseaux-vers-des-printemps-de-plus-en-plus-silencieux.

MOI, ACTEUR DE LA SOCIÉTÉ DE BIEN COMMUN

Suite à cette lecture, suis-je en mesure de répondre à ces questions et à me mettre à agir, concrètement ?

1. Puis-je identifier, dans mon domaine de compétence, d'activité, d'expérience, les enjeux et les difficultés attachés au développement, à la préservation de formes de prise en charge du bien commun ?

2. Dans mon champ d'expérience, de réflexion et d'engagement, l'action des institutions publiques et économiques me semble-t-elle adaptée à ces enjeux ? Cette action est-elle de nature à reconnaître, préserver, soutenir l'activité des personnes qui inclue cette perspective de bien commun ?

3. À quelles conditions institutionnelles, selon quelles modalités et moyens, une société de bien commun pourrait-elle être favorisée dans ce domaine ? Quels types d'adaptation de l'État, des lois, des politiques publiques, des institutions économiques me semblent opportuns, nécessaires ou indispensables ? Et moi, comment puis-je agir ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

REMERCIEMENTS

Merci à celles et ceux qui ont participé à la réalisation de ce livre. Merci aux contributeurs pour la beauté de leur engagement, leur indéfectible enthousiasme et la qualité de leurs articles. Merci tout spécifiquement à Guillaume et Anne, Cécile, Marie, Claude, Hélène, Isabelle, Axelle, Bénédicte, Stanislas et Mathilde : votre professionnalisme souriant a permis la concrétisation de ce projet qui nous emmène vers la société de bien commun ! Merci également à Wikipédia qui nous a permis de vous proposer la plupart des définitions présentes dans ce livre : encore un bien commun participatif !

Crédits photographiques : © Unsplash - Creative Commons : Anna Earl p. 4,
Joseph D'Mello p. 8, Brian Yurasits p. 12, Delaney Turner p. 13, Toa Heftiba p. 14,
Hack Capital p. 68, Priscilla Du Preez p. 80, Donald Giannatti p. 87, Eddie Kopp p. 88,
Green Chameleon p. 90, Luke Chesser p. 90, Omar Prestwich p. 90
Monthaye p. 92, Te Akatea p. 95, Sam Carter p. 97,
Ramiro Martinez p. 98, Ben Mater p. 99, Bruce Mars p. 102, Max Bender p. 102,
Niklas Hamann p. 103, Philippe Leone p. 104, Jesper Aggergaard p. 109,
NeONBRAND p. 116, Matteo Modica p. 117, Omid Armin p. 117, Ospan Ali p. 118,
Gabriel Jimenez p. 118, Sandro Mattei p. 120 -
© Pexel : p. 82, p. 105, p. 111, Daniel Frank p. 107 - © S. Chivet p. 25 -
© Erwan Floc'h : p. 26, p. 29, p. 30, p. 32 - © Claude Bajonco : p. 26, p. 27 -
© Elisabeth San Juan : p. 29 - © Pica : p. 28 - © José Tomas : p. 6, p. 27 -
© Stanislas Dop : p. 61 - © Wikipedia : p. 101 - © Pixabay : p. 69.

Achevé d'imprimé en octobre 2019
sur les presses de l'imprimerie SEPEC
(PÉRONNAS)
Imprimé en France
Dépôt légal : novembre 2019

Solweig Dop
Tugdual Derville
Lois Belton de Lucenay
Didier Grojsman
Étienne Leroi
Lucile Cornet-Vernet
Jean-Philippe Lajambe
Luc Page
Jean-Marc Potdevin
Valérie Boulanger
Olivier Rey
Jocelyne Porcher
Frédéric Di Meglio
Gilles Hériard Dubreuil

Dans l'entreprise comme dans le foyer, dans mon jardin comme dans le champ d'à côté, dans ma rue comme sur d'autres continents : les initiatives, bonnes idées et réflexions que vous trouverez dans ces pages apportent un souffle d'espérance, d'humanité et de joie.
Toutes nées d'un grain de folie (assumé), elles nous emmènent vers une société de bien commun et nous rappellent que nous sommes tous des acteurs potentiels de cette transformation positive.

Fondé en 2013 par Tugdual Derville, Pierre-Yves Gomez et Gilles Hériard Dubreuil, le **Courant pour une écologie humaine** veut placer l'homme en situation d'acteur, en lui proposant des outils pour activer des processus de transformation à hauteur d'homme.

écologie HUMAINE

Couverture : peintures rupestres
à la Cueva de las Manos, Argentine.
© Mariano, 2005.

ISBN : 978-2-8555-4155-6
CODE ARTICLE : 88076
9 782855 541556
13 €